

LE MONDE EN PROJETS

*UNE LECTURE DE LA
THÉORIE DES SYMBOLES
DE NELSON GOODMAN*

Alexis Anne-Braun

Contenu de ce document:
Chapitre 4. Le vœu hors les murs
ISBN : 979-10-231-3659-3





PHILOSOPHIES

Qu'est-ce qu'une image réaliste ?

Qu'est-ce qu'une prédiction valide ?

Pourquoi existe-t-il de bons et de mauvais échantillons d'un motif de tissu ?

Ces questions sont fondamentalement traversées par une même inquiétude, une même exigence d'objectivité : lorsque nous opérons avec des symboles, si nous voulons être compris et faire que nos symboles soient utilisables, nous ne pouvons pas faire n'importe quoi. Il y a même bien des façons correctes ou incorrectes de représenter le monde. Pourtant qu'en est-il de cette normativité, du moment où l'on affirme que le monde qui se trouve devant nous est aussi le résultat de nos constructions et représentations ? Puisque le concept d'un monde déjà fait, auquel il ne resterait plus qu'à mesurer notre langage, est inutilisable, comment faire droit aux contraintes que le réel fait peser sur nos opérations symboliques ?

À travers cet essai, qui se veut une introduction à l'un des auteurs les plus originaux et fascinants de la philosophie américaine, Alexis Anne-Braun veut relever le défi posé. Il démontre comment la théorie des symboles de Nelson Goodman est capable de répondre à une telle demande réaliste, quand bien même elle aurait fait le deuil de la notion de Monde.

Il y va donc aussi de la manière dont nous comprenons le Monde, car la philosophie de Goodman, plus qu'aucune autre, nous invite à nous interroger sur les mondes qui existent, ou plus exactement que nous faisons exister par nos opérations symboliques.

Agrégé de philosophie, ancien élève de l'École normale supérieure de Lyon, Alexis Anne-Braun a soutenu en 2016 sa thèse, dirigée par Jocelyn Benoist : « How does it work ? Une lecture de la théorie des symboles de Nelson Goodman ». Écrivain, son premier récit, *L'Approximation des choses*, a paru en 2018 chez Fayard.

Presses de l'université Paris-Sorbonne
<http://pups.paris-sorbonne.fr>

LE MONDE EN PROJETS



PHILOSOPHIES

Collection « Philosophies »

Fondée et dirigée par Marwan Rashed

La Jeune Fille et la Sphère. Études sur Empédocle
Marwan Rashed

LE MONDE EN PROJETS

*UNE LECTURE DE LA
THÉORIE DES SYMBOLES
DE NELSON GOODMAN*

Alexis Anne-Braun



Ouvrage publié avec le concours de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2018

© Sorbonne Université Presses, 2023

ISBN de l'édition papier : 979-10-2310-584-1

Maquette et réalisation : Emmanuel Marc DUBOIS (Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

ABRÉVIATIONS

Pour les ouvrages de Nelson Goodman, les références sont données sous forme abrégée, suivi du folio. Ces abréviations renvoient aux éditions suivantes :

- SQ *A Study of Qualities* [these de doctorat sous la dir. de Clarence Irving Lewis, Harvard University, 1941], New York, Garland, « Harvard Dissertations in Philosophy Series », 1990.
- SA *La Structure de l'apparence* [*The Structure of Appearance*, 1951], Paris, trad. et éd. Jean-Baptiste Rauzy, Vrin, coll. « Analyse et philosophie », 2004.
- FFF *Faits, Fictions et prédictions* [*Fact, Fiction, & Forecast*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1954], trad. Pierre Jacob, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1985.
- LA *Langages de l'art : une approche de la théorie des symboles* [*Languages of Art: An Approach to a Theory of Symbols*, 1968], trad. et éd. Jacques Morizot, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2011.
- PP *Problem and Project*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1972.
- WoW *Manières de faire des mondes* [*Ways of Worldmaking*, 1978], trad. Marie-Dominique Popelard, Paris, Gallimard, coll. « Folio . Essais », 2006.
- MoM *Of Mind and Other Matters*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1984.
- ATA *L'Art en théorie et en action* [trad. des deux premiers chapitres de *Of Mind and Other Matters*, 1984], trad. et éd. Jean-Pierre Cometti & Roger Pouivet, Paris, Gallimard, coll. « Folio . Essais », 2009.
- EC *Esthétique et connaissance. Pour changer de sujet* [trad. de cinq articles], trad. Roger Pouivet, Paris, Éditions de l'éclat, 1990.
- RP avec Catherine Z. Elgin, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences* [*Reconceptions in philosophy and other arts and sciences*, 1987], trad. Jean-Pierre Cometti & Roger Pouivet, Paris, PUF, coll. « L'interrogation philosophique », 1994.

SECONDE PARTIE

La projection du monde

LE VLEU HORS LES MURS

Mme de Clèves acheva de danser, et pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le Roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna, et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelque siège pour arriver où l'on dansait.

Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*

Si l'énigme de l'induction a une fonction paradigmatique pour la théorie du fonctionnement que je souhaite mettre au jour, c'est que le mécanisme de la projection, qui sert de formulation à sa solution, a des effets dans l'ensemble de l'œuvre de Nelson Goodman. Ainsi, dans l'introduction qu'il rédige à la quatrième édition de *Faits, fictions et prédictions*, en 1983, Goodman remarque que la « pertinence » du livre « s'étend au-delà du champ de l'induction et même de la philosophie¹ ». Cette conséquence avait sans doute déjà été anticipée par la mention, en conclusion de la première édition de l'ouvrage, d'un « problème endémique » à propos de la projection. Il est clair que le trouble jeté par l'introduction du prédicat « vleu » déborde le problème classique de la recherche d'une justification pour notre pratique inductive. J'ai, au troisième chapitre, examiné une première forme de ce débordement : la manière qu'a le doute, au sujet de nos inductions, de contaminer l'idée même de signification. C'était justement la force de l'interprétation sceptique de Kripke de rendre explicite le parallélisme entre l'énigme de l'induction et le paradoxe wittgensteinien du *rule-following* et, derrière cela, toute théorie de la signification. Si l'on atténue la coloration sceptique de l'analyse de

1 FFF 24.

Kripke, nous pouvons assigner un autre sens à ce débordement : le type de problématique qui concerne l'induction a une portée pour comprendre le fonctionnement à l'œuvre dans l'ensemble de nos actes de référer, dans toutes nos activités symboliques. C'est ainsi que l'on passe du caractère endémique d'un problème à l'extension du champ de pertinence de sa solution. Il existe par exemple un usage de la solution de Goodman en dehors du champ de la philosophie, comme l'indiquent l'ouvrage collectif *How Classification works, Nelson Goodman among the Social Sciences*, les travaux de Hacking sur le concept de maltraitance infantile², ainsi que les travaux en psychologie du développement initiés par Bruner³.

La pertinence du vleur, pour une théorie du fonctionnement symbolique, Goodman l'a en général signalée dans des ouvrages et articles postérieurs – alors que se dessinait peut-être plus nettement l'unité de sa pensée. Tâchons d'en restituer ici le fil, en montrant comment ces usages du vleur sont reliés au problème de plus grande portée du bon et du mauvais fonctionnement symbolique. À la lumière de cette exposition systématique, parce qu'il s'agit de donner un sens au vleur en dehors de son contexte d'origine, s'éclaire aussi l'intitulé de ce chapitre : « Le vleur hors les murs ».

NOUVEAUX COMPAGNONNAGES

Sur fond des difficultés logiques repérées par Goodman dans l'*Aufbau*⁴ et affrontées dans *La Structure de l'apparence*⁵, s'invente une reformulation du problème des genres naturels – c'est-à-dire de la projection des

2 Mary Douglas & David L. Hull (dir.), *How Classification Works: Nelson Goodman among the Social Sciences*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1992; Ian Hacking, *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi?*, trad. Baudouin Jurdant, Paris, La Découverte, 2001, « La fabrication d'un genre : le cas de l'enfance maltraitée ».

3 Jérôme Seymour Bruner, François Bresson, Albert Morf & Jean Piaget, *Logique et perception*, Paris, PUF, coll. « Études d'épistémologie génétique », 1958.

4 Rudolf Carnap, *La Construction logique du monde [Der logische Aufbau der Welt]*, trad. Thierry Rivain, intro. et éd. Élisabeth Schwartz, Paris, Vrin, coll. « Mathesis », 2002.

5 SA.

noms d'espèces – dans l'énigme de l'induction. De fait, le problème de l'induction et le problème de la construction du concept de qualité dans *l'Aufbau* ne sont peut-être qu'un seul et même problème. Une telle reformulation de l'énigme de l'induction signale ainsi la solidarité des notions de construction de monde et de mécanique projective. L'important est de comprendre en quel sens exactement projeter des étiquettes s'identifie à l'activité de construire des mondes, en quel sens exactement peut-on dire du monde qu'il est en projets!

J'ai montré au deuxième chapitre à quel type de dysfonctionnement symbolique, qualifié ailleurs d'erreur de construction, était sujet un système constructionnel. Lorsque Goodman commente l'essai de Carnap dans *La Structure de l'apparence*, il accorde en effet une attention toute particulière à deux erreurs de construction : la communauté imparfaite et la difficulté de compagnonnage. Comment de telles difficultés, telles que je les ai précédemment caractérisées, peuvent-elles rencontrer le genre de problèmes formulés dans l'énigme de l'induction ? Comment et où est-ce que les difficultés du compagnonnage et de la communauté imparfaite rencontrent-elles les prédicats « vert » et « vleu » ?

Il se trouve que l'énigme de l'induction met en scène un nouveau prédicat, le vleu, défini de telle sorte à ce que sa confirmation, par les expériences passées, accompagne toujours la confirmation du prédicat normal « vert », par les mêmes expériences. Si l'énigme de l'induction est la sophistication d'un problème concernant la confirmation, c'est bien en effet parce que les prédicats « verts » et « vleus » sont confirmés exactement par les mêmes expériences ; et qu'eu égard à ces expériences-là, les prédicats « verts » et « vleu » sont, pour ainsi dire, de « mauvais compagnons ». C'est ainsi que Jean-Philippe Narboux présente les choses :

Le compagnonnage ressurgit au sens précis où le *green* est englué dans le *grue* : le *green* colle au *grue*, comme collait à toute qualité dont elle fut toujours accompagnée la qualité qui ne se dégageait pas d'elle⁶.

6 Jean-Philippe Narboux, « Construction ou schématisation », dans Sandra Laugier (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin., coll. « Problèmes et controverses », 2011.

La difficulté du compagnonnage dans *La Structure de l'apparence*, comme dans *Faits, fictions et prédictions*, désigne bien un tel défaut de différenciation. Deux qualités, qui *devraient* être différenciées par l'analyse, sont rendues indiscernables dans la construction. Dans *La Structure de l'apparence*, la difficulté de compagnonnage apparaît comme un défaut propre à la re-construction carnapienne ; toutefois un problème se posait quant à la possibilité de qualifier, de l'extérieur, une construction particulière comme dysfonctionnelle. D'une certaine manière, dans l'énigme de l'induction, cette difficulté est d'emblée écartée. Plutôt que d'avoir à identifier un défaut dans la construction, nous sommes sollicités par la construction d'un défaut : le prédicat « vleu » est construit de telle sorte à ce que les mêmes expériences qui confirment l'hypothèse des émeraudes vertes, confirment aussi l'hypothèse des émeraudes vleues. C'est précisément là sa fonction clinique, c'est-à-dire un prédicat fait à la mesure de la difficulté qu'il est censé occasionner.

Certes il existe d'importantes différences entre ces deux difficultés. Alors que la difficulté était occasionnée dans *La Structure de l'apparence* par des circonstances défavorables – figurent dans la liste qui sert de base à la re-construction rationnelle, deux qualités qui se retrouvent exactement dans les mêmes *erlebs* –, aucune circonstance de ce genre n'intervient dans le problème de l'induction... et ce sera précisément l'objet des réponses de Goodman aux objections qui lui ont été faites, que de montrer qu'aucune circonstance défavorable, aucune complication épistémique n'intervient dans la définition du vleu ! Au contraire, c'est la fonction du vleu de faire dysfonctionner la relation de confirmation, en l'absence de circonstances défavorables, ou plutôt comme conséquence d'une définition au départ conçue comme défavorable à la relation de confirmation.

Il est cependant remarquable que ces deux cas de dysfonctionnement soient bien concernés par le même problème : la définition des catégories et espèces naturelles (et en particulier de nos noms de couleurs). En bref, alors que dans *La Structure de l'apparence* est en jeu la construction de nos qualités de couleur, dans *Faits, fictions et prédictions*, est en jeu le problème de leur usage. Alors, « des qualités ne pouvaient pas être

abstraites qui auraient dû l'être » ; à présent, « une qualité peut être prédite qui ne devrait pas pouvoir l'être⁷ ». Dans les deux cas de mauvais compagnonnage, une conséquence défavorable se produit qui regarde la façon dont nous classons le monde à partir de certains noms. Dans le premier cas il nous manque une couleur, dans le second il y en a une de trop.

Et puisqu'on se situe alors sur le terrain de la catégorisation du réel, l'énigme de l'induction n'est-elle pas également une manière de rejouer la difficulté de la communauté imparfaite ? Cette difficulté, je le rappelle, met en évidence, pour les systèmes constructionnels, l'impossibilité de constituer des classes naturelles à partir d'une relation dyadique de ressemblance (x ressemble à y). Or précisément l'énigme de l'induction montre que l'on peut faire se ressembler n'importe quelles choses entre elles (les choses vleues par exemple), de sorte que la notion de ressemblance n'acquiert un sens qu'à partir du moment où une norme d'identification y est également en jeu. C'est-à-dire, à partir du moment où une décision est prise, au sujet de *quoi* est identique à *quoi*. La théorie de la projectibilité indique que cette décision est prise à l'étage de notre pratique linguistique. La régularité – quelles choses exactement se répètent, et peuvent ainsi jouer une fonction de confirmation – est donc bien, à un autre niveau que celui de la construction des classes de couleur, un problème d'identification. Aussi le problème de la régularité qui est en jeu dans l'énigme de l'induction n'est-il qu'une retraduction, dans le contexte de l'induction, d'un problème que *La Structure de l'apparence* avait déjà une première fois désigné comme celui de la ressemblance.

Plus encore, la mécanique projective offre la solution d'une difficulté qui, dans *La Structure de l'apparence*, n'avait pas véritablement été réglée : une justification de nos prédicats et de nos catégories ordinaires – ce que Goodman appelle, dans la préface à la quatrième édition, un problème « d'espèce naturelle ». Du mauvais compagnonnage des qualités de couleur, des communautés accidentelles et imparfaites aux mauvaises inductions utilisant le prédicat « vleu », un problème de classification s'est ainsi substitué au problème de l'abstraction des qualités. Et ce

7 *Ibid.*

problème de classification concerne tout à la fois la stricte séparation des couleurs entre elles, donc l'élimination des mauvais compagnonnages, et la mise en ordre du monde, ce qui suppose une clarification de la notion de ressemblance. Avec la théorie de la projection, ce sont ces deux problèmes qui sont réglés, mais d'un point de vue linguistique plus encore que d'un point de vue logique. Ce point de vue, comme nous allons le voir, est celui de la projection du monde.

RE-PROJETER L'ESPACE DES QUALITÉS : DE L'INSTINCT AU SYMBOLE

170

On finira bien par admettre, en effet, que tout *fait image* et que le moindre objet, auquel n'est pas assigné un rôle symbolique particulier, est susceptible de figurer n'importe quoi. L'esprit est d'une merveille promptitude à saisir le plus faible rapport qui peut exister entre deux objets pris au hasard et les poètes savent qu'ils peuvent toujours, sans crainte de se tromper, dire de l'un qu'il est *comme* l'autre [...].

André Breton, *Les Vases communicants*

Que la nouvelle énigme de l'induction soit une façon de reconduire la logique à son fondement, *i.e.* le découpage du monde, est une chose qu'a très bien vu Quine dans son article « Espèces naturelles⁸ ». Or toute réponse à ce problème en passe nécessairement par une clarification de la notion de ressemblance. L'interprétation que Quine donne de l'énigme mérite cependant d'être examinée dans le détail, d'autant plus si, comme je le pense, Quine propose un argument en fait irréconciliable avec la théorie goodmanienne de la projection.

L'article « Espèces naturelles » est rédigé dans un ouvrage en hommage à Hempel, avant d'être publié en 1969 avec d'autres essais, dans *Relativité de l'ontologie*. Aussi, n'est-ce pas un hasard si la question qui ouvre

8 Willard Orman Van Quine, *Relativité de l'ontologie et autres essais* [1969], trad. Jean Largeault, Paris, Aubier, 2008, chapitre 5, p. 131-156.

l'article part du vieux problème de l'induction : « Qu'est-ce qui tend à confirmer une induction ? » En un sens, la lecture de Quine ne détache pas la nouvelle énigme de l'induction de son terrain d'élaboration initial : l'empirisme humien. Il reste que Quine relie cet ensemble de problèmes à la définition des espèces naturelles.

J'ouvrirai mes remarques en reliant le premier casse-tête [les corbeaux noirs] au second [les émeraudes *vleues*], puis le second au don inné que nous avons des espèces naturelles.

Il y a donc une façon de comprendre le paradoxe des corbeaux en termes de mécanique projective. Quine remarque en effet que le problème relatif à la confirmation d'un énoncé comme « toutes les choses non noires sont des non-corbeaux », peut être interprété comme un problème concernant un énoncé non-projectible, c'est-à-dire un énoncé qui ferait des prédictions à partir de noms d'espèces qui ne sont pas habituellement projetés et qui pour cette raison ne sont pas correctes (non-corbeaux ; non noirs). D'un point de vue logique, ce qui est à l'œuvre dans le paradoxe de Hempel, c'est cette constatation toute simple : les complémentaires d'hypothèses projectibles ne sont pas « forcément projectibles⁹ ». Autrement dit, la projectibilité d'une hypothèse ne se transmet pas à ses complémentaires logiques, si ces dernières hypothèses ne sont pas familières.

Il convient alors d'examiner ce qui est en jeu lorsque nous faisons usage de noms pour désigner certaines espèces de choses. Qu'est-ce en effet qu'une espèce projectible ? une espèce qui, comme le dit encore Quine dans *The Web of Belief*, est un trait que nous remarquons dans la nature et à partir duquel nous pouvons faire des prédictions ?

Le vert est un trait que naturellement et spontanément nous projetons dans des prédictions futures à partir d'observations passées [...] le vleur n'est pas un de ces traits. Il est significatif que nous n'ayons pas de mot pour vleur ; ce n'est pas un trait que nous remarquons¹⁰.

9 *Ibid.*, p. 132.

10 Willard Orman Van Quine, *The Web of Belief*, New York, Random House, 1970, p. 87.

L'énigme de l'induction est immédiatement retraduite par Quine dans les coordonnées d'un problème concernant notre classement du monde en termes d'espèces naturelles, et par conséquent comme un problème de division du monde et de l'être. Si le contenu que Quine donne au concept de projection est sans doute très éloigné de l'intuition réelle de Goodman, assurément sa retraduction du problème de l'induction fait droit à sa très grande généralité.

Une telle présentation a tôt fait de rencontrer le concept de ressemblance, puisqu'il s'agit en un sens de déplacer les coordonnées de l'énigme, d'un problème épistémologique à propos de l'induction à un problème plus général regardant les traits que nous remarquons dans la nature. De ce point de vue l'analyse de Quine va bien dans le sens d'un élargissement de la question posée par l'induction.

172

La question de savoir quels traits sont projectibles peut dès lors être simplement reformulée comme suit : qu'est-ce qui compte au titre de la similarité ? Partager le fait-d'être-vert compte comme de la similarité, mais non partager le fait-d'être-*vleu*. Est-ce que notre regard pour la projectibilité est le même que notre regard pour la similarité ? Ce ne sont en fait qu'un seul et même problème¹¹.

Quine montre ainsi que l'énigme du *vleu* rappelle immédiatement le type de difficulté logique qui était déjà à l'œuvre dans la difficulté de la communauté imparfaite. Il est clair pour Quine que nous sommes en présence de trois notions apparentées sur un plan logique : la notion d'espèce, la notion de ressemblance, et la notion de projectibilité. Projectibilité et ressemblance sont des noms pour un même problème¹², et « la notion d'espèce et la notion de similarité ou de ressemblance ont l'air d'être des variantes ou des adaptations d'une notion unique¹³ ».

Pourtant, aucune théorie des ensembles ne permet de définir avec succès ce qu'est une espèce. L'examen quininien de la notion d'espèce

11 *Ibid.*

12 *Ibid.*

13 Willard Orman Van Quine, *Relativité de l'ontologie*, op. cit., p. 134.

naturelle prend là encore la mesure des difficultés relatives au concept logique de ressemblance déjà repérées par Goodman.

Toutes choses se ressemblent deux à deux sous quelque aspect. Deux choses partagent autant de traits que n'importe quelle autre paire de choses, si nous ne faisons aucune discrimination sur ce qu'il faut appeler un trait ; les choses peuvent être regroupées de façon arbitraire en une infinité de manières¹⁴.

Pour cette raison encore, l'entreprise menée par Carnap dans *l'Aufbau* peut bien être placée sous le signe de l'échec¹⁵. Les concepts de ressemblance et d'espèce naturelles qui sont ainsi apparentés, à la fois sur un plan étymologique [*kind-akind*¹⁶] et sur un terrain logique, se révèlent, dans une perspective anti-Réaliste, impossibles à définir. Quel secours pouvons-nous tirer de la théorie si l'on veut éviter tout à la fois deux conséquences désagréables : la croyance métaphysique en une harmonie préétablie entre l'ordre de la nature et notre entendement d'une part, l'arbitraire d'autre part ?

Quine trouve ce secours dans nos pratiques ordinaires, qu'il retraduit dans les coordonnées d'une épistémologie naturalisée. Malgré l'incapacité de la logique à dénouer le problème de la ressemblance, il n'en demeure pas moins que les notions d'espèces et de similarité sont fondamentales pour la conduite de notre vie :

Toute espérance raisonnable dépend de la similitude entre des circonstances, en même temps que de notre tendance à escompter que des causes similaires engendreront des effets similaires¹⁷.

Parce que ces notions sont d'une importance vitale pour nous, et qu'elles nous paraissent naturelles, animales, inconscientes¹⁸, Quine

14 Willard Orman Van Quine, *The Web of Belief*, op. cit. Un arbitraire qui sans doute a plus de valeur poétique, que logique : ainsi de la citation de Breton placée en exergue.

15 Willard Orman Van Quine, *Relativité de l'ontologie*, op. cit., p. 137-138, 140.

16 *Ibid.*, p. 134.

17 *Ibid.*, p. 134.

18 *Ibid.*, p. 140-141.

affirme qu'elles sont en quelque sorte « innées¹⁹ ». Aussi pour Quine les difficultés de la communauté imparfaite et du compagnonnage se trouvent-elles réglées à l'étage de nos inférences innées, pré-linguistiques. En bref, Quine mise sur certains standards de classification que nous appliquons au monde sur le modèle d'une ostension qui n'est pas troublée par l'inscrutabilité de la référence, ou plutôt d'une perception de formats de ressemblance et d'identité qui sont présumées pour toute ostension. Il y a donc une innéité pré-linguistique, défendue en des termes similaires par Chomsky, responsable du fait que l'enfant reconnaît et trie les choses immédiatement avant toute maîtrise du langage. Tout l'argument de Quine repose ainsi sur la confrontation de deux évidences : les espèces naturelles revêtent un intérêt vital, bien qu'elles soient « étrangères » à la logique.

Pour Quine, une théorie de l'induction n'est pensable qu'à partir du constat de la réussite de nos intuitions ordinaires – cet « espace inné des qualités » ; quand bien même par la suite, mais dans leur continuité, la science peut se substituer à ces intuitions ordinaires, « lorsque ce vestige d'animalité est complètement résorbé par la théorie²⁰ ». Pour Goodman, il s'agit au contraire d'inscrire la mécanique de la projection au niveau de notre humanité symbolique et non de notre animalité instinctive. C'est pour des raisons philosophiques très différentes que l'épistémologie quinienne et l'épistémologie goodmanienne affirment se passer de la notion logique de ressemblance ! D'un côté la ressemblance est placée en retrait du langage (et donc de l'induction), de l'autre côté elle est absorbée par nos pratiques linguistiques. Au fond, Quine n'insiste sur la gravité de la situation logique de la notion de ressemblance qu'afin de mettre en avant la simplicité, voir l'animalité, de la notion en cause.

19 Quine suit ici Chomsky dans une interprétation innéiste du problème de l'induction. Voir *Théories du langage, théories de l'apprentissage. Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky*, trad. Yvonne Noizet, Paris, Éditions du Seuil/Centre Royomont pour une science de l'homme, 1979.

20 Willard Orman Van Quine, *Relativité de l'ontologie, op. cit.*, p. 157.

Notre œil pour la ressemblance ou pour la projectibilité est, en son sens le plus grossier, une partie de notre héritage animal²¹.

C'est une partie de notre patrimoine animal. Il est intéressant de relever la nature caractéristique animale de cette norme, attestée par son manque de statut intellectuel²².

Sans doute le naturalisme dans lequel Quine finira par s'engager impliquait une telle naturalisation de l'idée d'espèce. La question n'est pas ou plus de construire, d'obtenir par abstraction²³, cet espace de qualité, mais de savoir pour quelle raison il rencontre si bien l'ordre existant dans la nature; autrement dit, pourquoi cet espace de qualité découpe la nature en ses bonnes articulations, ce que Quine désigne comme « un problème à propos du monde ».

À cette dernière question, Quine offre une réponse de type darwinienne, plus fortement évolutionniste encore dans *A Web of Belief* que dans l'article « Espèces naturelles²⁴ ». Si l'espace des qualités est un gène inné, alors le gène a été sélectionné, qui assurait les meilleures inductions, c'est à dire qui rencontrait la nature à ses articulations :

Une sensibilité innée à certains traits, et une insensibilité à d'autres, vont avoir une valeur pour la survie, dans la mesure où les traits qui y sont favorisés sont favorables à la prédiction²⁵.

Quine parvient ainsi à rendre compte de cette harmonie rencontrée en pratique entre nos prédictions et notre observation de la nature, en des termes non-Réaliste. Seulement il n'est pas sûr que Quine n'ait pas, par là, troqué une métaphysique pour une autre. Il est de toute façon

21 Willard Orman Van Quine, *The Web of Belief*, op. cit., p. 88.

22 Willard Orman Van Quine, *Relativité de l'ontologie*, op. cit., p. 141.

23 Narboux remarque que pour Quine le problème de l'abstraction est toujours « second par rapport à des compagnonnages ou des sécessions intrinsèques qui ne sont tributaires ni d'elle ni du langage », art. cit., p. 154.

24 Sur cette réponse évolutionniste, voir l'introduction de Sandra Laugier à l'essai de Willard Orman Van Quine, *Relativité de l'ontologie*, op.cit., p. XXIV.

25 Willard Orman Van Quine, *The Web of Belief*, op. cit., p. 98.

douteux que l'idée de sélection naturelle soit une interprétation correcte du concept goodmanien d'implantation²⁶. Plus grave, il n'est pas sûr qu'une solution évolutionniste soit à la hauteur du problème posé par le vleu²⁷. Encore une fois, il faut distinguer entre (1) une manière de comprendre le problème posé par le vleu, qui lui offre de nouvelles possibilités (Kripke, Quine), et (2) une manière d'y répondre qui perd la force de la question d'abord posée (la solution conventionnaliste de Kripke, et la solution évolutionniste de Quine).

La force de la reformulation quinienne du problème de l'induction est de bien comprendre que la question de la ressemblance ou de la similarité est indissociable de la question de la projection et de la notion d'espèce. Pourtant, sa solution consiste à présupposer un format de la ressemblance, un degré en quelque sorte animal de la ressemblance, qui seul rend possible que l'on puisse résoudre des problèmes qui se posent pour un degré supérieur de ressemblance – celui de la définition des classes de qualité. Ce degré inférieur de la ressemblance regarde par exemple l'identification des couleurs, qui pour Quine est réglée par l'ostension simple. Pour Quine le problème du vleu est en fait toujours-déjà résolu : le vert, en tant que terme de masse, permet ce type d'ostension simple qui peut « être appris à la faveur d'un processus ordinaire de conditionnement ou d'induction ».

C'est ainsi seulement que l'on peut comprendre que Quine ne fait pas sien un doute sceptique, soulevé par Wittgenstein déjà, quant à la manière dont se réalise pour nous l'apprentissage des noms de couleurs :

Je ne suis pas embarrassé, comme Wittgenstein, par des cas simples d'ostension²⁸.

À suivre l'argument exposé par Quine, autant affirmer d'emblée : « je ne suis pas embarrassé, comme Goodman, par des ressemblances simples qui regardent les couleurs ». Car c'est bien en étayant, sur un

26 Jakob Steinbrenner, Oliver R. Scholz & Gerhard Ernst, *Symbole, Systeme, Welten: Studien zur Philosophie Nelson Goodmans*, Heidelberg, Synchron, 2005, p. 102.

27 PP 358; FFF 22.

28 Willard Orman Van Quine, *Relativité de l'ontologie*, op. cit., p. 44.

plan évolutionniste, une telle affirmation, qu'il répond à l'énigme de l'induction. La question pourrait se poser de savoir si l'énigme de l'induction n'est pas précisément formulée de telle sorte à ce que la mise au jour d'un degré même animal ou minimal de la ressemblance ne puisse avoir de sens. Comme le montre Narboux :

Les couleurs ne sont pas moins artificielles aux yeux de Goodman que les espèces naturelles aux yeux de Quine. C'est bien ce contraste, d'importance stratégique dans *Natural Kinds*, qui se trouve contesté. Parce que le recours au concept de ressemblance n'est pas moins suspect pour rendre compte de la topologie de qualités que pour rendre compte de la signification, des espèces ou de l'induction, on peut soupçonner qu'en exemptant de son argument ce qu'il appelle les cas simples d'ostension, Quine réintroduit en sous-main ces ressemblances données qu'il s'était pourtant d'abord agi, pour lui comme pour Goodman, de congédier radicalement²⁹.

Maintenant, quand bien même il y aurait désaccord ici entre Quine et Goodman sur ce qu'il faut entendre comme une justification de la réussite de nos classements et découpages et, plus fondamentalement encore, sur une certaine façon de comprendre le doute que fait peser sur tout le langage l'introduction du prédicat « vleu », l'on peut remarquer qu'il existe une lecture de l'énigme de l'induction qui relie directement *Faits, fiction et prédictions* avec le problème posé par la construction carnapienne des qualités, avec l'analyse logique de la notion de ressemblance, et par conséquent avec *La Structure de l'apparence*. Que les problèmes de la projectibilité et de la similarité soient un seul et même problème, comme le dit Quine, voilà sans doute quelque chose que Goodman pourrait affirmer pour son compte. Resterait alors à opposer « un style projectif de construction³⁰ » de l'espace des qualités, à l'étrange genèse que Quine en propose ; et comprendre en quel sens il en va véritablement d'une projection du monde et non de sa reconstruction causale.

29 Jean-Philippe Narboux, « Construction ou schématisation », art. cit., p. 152.

30 *Ibid.*, p. 143.

La nouvelle énigme de l'induction, lue à la lumière de *La Structure de l'apparence*, est un problème relatif à la définition et l'usage des espèces naturelles (du vert ou de l'émeraude selon la forme que prend la formulation de l'énigme). Aussi Ian Hacking suggère-t-il d'interpréter *Faits, fictions et prédictions* dans le sillage de la philosophie de Locke, *i.e.* dans le sens d'un « plus pur nominalisme³¹ ».

Le problème posé par Goodman avec le prédicat « vleur » serait ainsi mieux compris comme l'actualisation d'un problème plus ancien relatif aux essences et espèces naturelles ; un problème que sur le modèle de Locke, Goodman envisagerait d'un point de vue nominaliste et donc anti-métaphysique.

178

Hommes de science et métaphysiciens ont coutume d'introduire une différence ontologique entre les espèces naturelles et les autres classes. Les philosophes soutiennent souvent que les membres d'une classe bien faite partagent quelque attribut réel ou essence, ou bien ont une ressemblance absolue les uns à l'égard des autres. Je pense que la distinction dépend plutôt d'une accoutumance linguistique³².

Il n'existe pas, de façon absolue, un ordre de la nature et une liste d'essences sur les modèles desquels l'esprit humain forgerait ses propres catégories, comme si, pour reprendre la dichotomie que critique Hacking, il y aurait des classes avant que l'on ne procède à des généralisations ou anticipations. Cet ordre n'existe pas davantage en un sens délesté de son poids métaphysique, comme dans le naturalisme « quinien ». Plutôt que de s'appuyer sur l'intuition fragile d'un espace inné de qualités bien ordonnées, la force de l'argument de Goodman serait de montrer qu'il n'existe pas de « pure classification³³ », *i.e.* un premier classement du monde – en termes de vleur ou en termes de vert – avant que nous ne

31 Ian Hacking, *Le Plus Pur Nominalisme. L'énigme de Goodman, vleur et usage du vleur*, trad. Roger Pouivet, Combas, Éditions de l'Éclat, coll. « Tiré à part », 1993.

32 LA 263.

33 Ian Hacking, *Le Plus Pur Nominalisme*, *op. cit.*, p. 116-117.

nous mettions à utiliser ces prédicats « vert » et « vlieu », en procédant à certaines prédictions, généralisations, anticipations.

Aussi doit-on s'efforcer de ne pas prendre le problème des espèces selon deux perspectives séparées : (1) une question métaphysique relative à un ordre dans la nature, avant que ne s'en mêle notre langage ; (2) une question logique ou épistémologique concernant les généralisations inductives que nous sommes en droit de faire sur la base d'observations passées. Les noms pour les espèces, la classification du monde et les généralisations prédictions que nous faisons sont une seule et même chose, le résultat d'un usage qui se situe au niveau de notre pratique linguistique.

L'énigme de l'induction apprend aussi qu'il n'y a rien de particulier aux classifications que nous utilisons, si ce n'est que nous les utilisons³⁴.

Cette pratique linguistique assure une fonction normative qui constitue un ensemble donné en une espèce ou *kind*, et qui permet de décider tout ce qui est un exemple de l'espèce en question.

Une classe devient une espèce une fois seulement qu'elle a été distinguée, selon quelque principe, d'autres classes³⁵.

Il est important que ce principe soit déterminé par ce que nous faisons avec le langage – les normes d'identification que nous mettons en œuvre – et non par quelque ordre naturel qui précéderait notre façon de catégoriser le monde.

Il est donc une lecture de l'énigme du vlieu en termes d'espèce, mais qui détache cette notion d'espèce de la signification qu'on lui attribue en histoire naturelle, une signification selon laquelle il y aurait des espèces naturelles que l'on pourrait classer ou décrire avant que nous les utilisions (comme dans la perspective naturaliste de Quine), que ce soit pour des inductions ou pour tout autre type de projection. Hacking souligne à cet effet, la distinction que Goodman fait lui-même entre « espèce

34 *Ibid.*, p. 9.

35 Peter McCormick, *Starmaking: Realism, Anti-realism, Irrationalism*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1996, p. 159.

naturelle » (*natural kind*) et « espèce pertinente » (*relevant kind*) : non pas qu'il existerait des espèces d'élite ou espèces naturelles, à côté de noms pour des espèces plus communes, mais que dans notre langage il n'y a pas même de sens à qualifier de « naturelles » les genres ou les espèces que nous sélectionnons (comme le vert) pour faire des inductions.

Je dis pertinents plutôt que naturels pour deux raisons : tout, d'abord, naturel est un terme qui, excepté les espèces biologiques, ne saurait recouvrir des genres artificiels tels que des œuvres musicales, des expérimentations psychologiques ou des types de machines ; ensuite, naturel suggère quelque priorité catégorielle absolue ou une priorité psychologique, alors que les genres en question sont plutôt à comprendre dans le contexte d'une habitude ou d'une tradition³⁶.

Une conséquence de cette presque-métaphysique inductive, c'est qu'il n'y a pas de nature, que le langage chercherait à capturer selon ses propres articulations. Le motif de la projection acquiert un sens bien plus poétique qu'esthétique : il ne s'agit pas de reproduire le monde dans le langage, mais de le constituer par projection. C'est en ce sens que Ian Hacking parle d'un *kind-making*. Il ne sert à rien de se mettre dans la position d'imaginer une nature qui précéderait les noms qui viennent identifier – et ce faisant produire – certaines régularités.

Selon cette perspective, que peut signifier l'improjectibilité du vleur ? La réponse de Goodman est contenue dans cette simple remarque : il se trouve que nous utilisons le vert et non le vleur, autrement dit que le vleur est un prédicat que nous n'avons pas l'habitude de projeter. Hacking reconnaît la radicalité d'un tel nominalisme, mais il entrevoit aussi ce que cette réponse peut avoir en un sens d'insatisfaisant :

Le point de vue extensionnel de l'improjectibilité ne va pas au cœur des choses. [...] Nous en sommes venus à vivre avec le discours sur la coutume et l'habitude, mais Hume, au moins ne parlait pas de pratiques simplement verbales³⁷.

³⁶ WoW 26.

³⁷ Ian Hacking, *Le Plus Pur Nominalisme*, op. cit., p. 102.

Que signifie alors aller au cœur des choses? Il n'est pas évident qu'Hacking fournisse une réponse satisfaisante à cette question en cherchant à anthropologiser l'improjectibilité du vlieu. Certes une lecture ethnographique de l'improjectibilité parvient à fournir de la chair à la thèse de l'interdépendance du langage et du monde, mais elle n'en change pas le format. Identifier l'improjectibilité à une figure de l'incommensurabilité, c'est encore se situer sur le terrain des discours sur l'habitude³⁸. En bref, c'est encore l'inutilisabilité d'un monde en vlieu, incommensurable au nôtre, qui offre un critère et une raison de son improjectibilité. La force de la lecture de Hacking se situe en fait ailleurs : il est le premier à avoir si clairement identifiée la problématique de l'induction à la problématique plus tardive du *worldmaking*.

Ce changement de perspective est d'ailleurs assumé par Goodman qui, dans la préface à la quatrième édition de *Faits, fictions et prédictions*, rapporte le cas de la prédiction à une espèce du *worldmaking*. Il apparaît alors pour Goodman que l'usage des catégories d'espèce, et donc aussi la question plus générale de la projectibilité, sont concernés par la façon dont nous faisons des mondes par des moyens symboliques. Plus exactement, la solution pragmatico-linguistique au problème de l'induction, qui peut également s'entendre comme un moyen de répondre aux défis logiques soulevés par les constructions par abstraction, est présentée au titre de ces façons de faire et défaire le monde par « composition » et « décomposition » que Goodman décrit dans le second chapitre de *Manières de faire des mondes*³⁹.

En bref, nous organisons le monde, c'est à dire nous le composons, en utilisant certaines étiquettes ou certains prédicats plutôt que d'autres. Le monde inuit, par exemple, a une composition qui lui est propre

38 Hacking fait référence ici à la notion élaborée par Kuhn d'incommensurabilité dans le contexte de son histoire des paradigmes scientifiques. Voir Ian Hacking, *Concevoir et expérimenter. Thèmes introductifs à la philosophie des sciences expérimentales*, trad. Bernard Ducrest, Paris, Christian Bourgois, coll. « Épistémè essais », 1989, chapitre 5, « Incommensurabilité ». Je renvoie en particulier à ces formules qui reçoivent leur pleine signification dans le contexte goodmanien du *worldmaking*: « Les langages des différentes théories sont les manifestations linguistiques des divers mondes dans lesquels nous pouvons habiter », p. 119.

39 WoW 22-23.

dans la mesure où différentes étiquettes sont utilisées pour désigner des formats différents de neige. À vrai dire, les Inuits ne semblent pas immédiatement comprendre l'identité de notre concept de neige, comme nous ne saurions immédiatement comprendre l'identité des choses vleues. C'est donc bien l'usage des étiquettes et des prédicats, c'est-à-dire le repérage de genres dans un contexte extensionnel, qui décide de notions comme celles d'« identité », de « similarité », ou de « répétition ». C'est ainsi que Goodman comprend la formule de Wittgenstein des *Recherches philosophiques*: « maintenant nous pouvons continuer⁴⁰ ». Le « maintenant » signifie que le rapport de répétition, comme dans l'action d'additionner, a été saisi. Exactement de la même façon qu'un format de ressemblance peut être correctement ou incorrectement saisi dans un cas de référence exemplificationnelle.

Dès lors, en fonction des espèces qui seront retenues dans telle ou telle version, différents mondes peuvent être composés: « les mondes diffèrent par les genres qu'ils retiennent comme pertinents⁴¹ ». Le débat sur la ressemblance et la construction logique des qualités rejoint ainsi la problématique plus tardive du *worldmaking* qui est attachée, comme je le montrerai dans un dernier chapitre, à une ontologie pluraliste. Il est remarquable toutefois qu'il s'agisse bien d'une même impulsion qui depuis *La Structure de l'apparence* et la lecture de l'*Aufbau* est « constructionnelle ». Il semble d'ailleurs que dans *Manières de faire des mondes*, Goodman entrevoit avec plus de netteté encore, les fils qui relient les deux textes de 1951 et 1954. Ainsi, le problème de la projectibilité *y* est interprété comme un problème relatif aux différents schèmes d'organisation que nous pouvons produire pour saisir le réel, autrement dit comme une manière de « disposer nos filets pour capturer ce qui

40 Il convient en revanche de remarquer que cette formule de Wittgenstein est plus équivoque qu'il n'y paraît. Dans les paragraphes des *Recherches* consacrées au Rule-Following, la formule est susceptible d'être entendue de façon ironique comme le type de justification que fournit le platonicien: « Maintenant j'ai saisi la signification de la suite, je peux la continuer ». Or précisément ce type d'interprétation de la signification est problématique pour Wittgenstein. Encore une fois, il n'est pas sûr que Goodman ait saisi toute la profondeur de ce nouveau scepticisme inauguré par Wittgenstein.

41 WoW 26.

peut constituer des ressemblances et des différences significatives ». Or la notion de schème d'organisation⁴² renvoie directement à la façon dont Goodman comprend l'entreprise de l'*Aufbau*, comme une tentative de construction du monde, attentive à saisir les relations structurelles entre les éléments donnés dans la base. En somme, projeter, c'est un peu la même chose que cartographier. De la même façon qu'un classement du monde en termes de vert ne retient comme pertinents que certains traits du monde, certains aspects seulement du monde sont représentés sur une carte, c'est-à-dire ceux qui figurent dans la légende. Ainsi, un schéma d'organisation est une façon de saisir le monde dans ses rapports structuraux qui met entre parenthèses les problèmes de genèse et de fondation, de priorité épistémique. Tandis que Quine essaye de justifier pourquoi le vert est une catégorie plus naturelle que le *vleu*, et ce faisant un « trait » que l'on est *forcé* de reconnaître d'une manière ou d'une autre, Goodman ne reconnaît aucune forme de priorité épistémique au vert, et encore moins l'intuition d'un innéisme conceptuel à la Chomsky.

La problématique du *worldmaking* permet aussi de comprendre que le concept de ressemblance n'est pas naturalisable. À un niveau naturel où le problème de l'organisation catégoriale du monde n'interviendrait pas, la ressemblance ne signifie rien sinon que toutes choses se ressemblent toujours deux à deux sous quelque aspect. Pour que la ressemblance ait un sens qui ne soit pas trivial, il faut qu'y soit à l'œuvre une normativité, une norme d'identité et de similarité, imposée aux choses de l'extérieur par une certaine façon de catégoriser le monde. Comme on le voit avec l'exemple du concept de neige, qui emporte avec lui un certain concept de l'identité pour les choses qu'on désigne comme de la neige, et qui ailleurs peuvent désigner des états du monde très différents. La normativité ne se joue donc pas sur le plan de la nature, d'une découpe du monde en ses articulations naturelles, mais sur le plan du langage, d'une découpe du monde en ses articulations pertinentes, pour certaines fins, dans certains contextes. Il est donc tout à fait clair que Goodman participe de

42 La notion de schème qui est ainsi mobilisée ne signifie pas que Goodman souscrive à un dualisme de type schème conceptuel/monde.

ce mouvement visant à rendre solidaires l'ontologie et une sémantique de type pragmatique. Pour le dire avec les mots d'Umberto Eco :

Le problème des doubles semble ontologique, en fait, il est plutôt pragmatique. C'est l'usage qui décide de la « description » sous laquelle, selon un but pratique donné, certaines caractéristiques seront prises en considération pour déterminer si deux objets sont objectivement semblables et par conséquent interchangeable⁴³.

On comprend dès lors qu'il soit tentant de rapprocher la notion de *worldmaking* et des compositions et décomposition dont toute version du monde est solidaire, de celle wittgensteinienne de changement d'aspect.

184

« Vleu » ne peut constituer une catégorie pertinente pour l'induction *dans le même monde* que vert⁴⁴.

C'est d'ailleurs ainsi que Narboux présente le prédicat « vleu ». L'introduction du prédicat vleu doit aussi s'entendre à la façon d'une contre-histoire naturelle, comme un changement d'aspect de notre conceptualisation ordinaire. Désigner le monde avec l'étiquette « vleu », ce serait comme opérer « un changement des limites du sens », « une opération catégoriale à la faveur de laquelle il apparaît qu'il y a une pluralité de systèmes catégoriaux qui sont autant de systèmes symboliques ou de grammaire⁴⁵ ». Il est sûr qu'une telle interprétation a le mérite de faire ressortir l'unité de la pensée de Goodman, de *La Structure de l'apparence à Manières de faire des mondes* ; une unité aperçue depuis la notion de catégorisation.

On comprend alors comment la mécanique de la projection, et la perspective du *worldmaking* permettent de résoudre certaines difficultés classiques inaugurées par la philosophie transcendantale. Pour Goodman en effet, la question de savoir comment nos concepts sont

43 Umberto Eco, *Les Limites de l'interprétation*, trad. Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1992, p. 179-180.

44 WoW 28.

45 Jean-Philippe Narboux, « Construction et Schématisation », art. cit., p. 154-155.

taillés à la mesure du monde que l'on perçoit, pour quelles raisons les conditions de possibilité de l'expérience sont également les conditions de possibilité des phénomènes, est réglée à l'échelle de nos pratiques linguistiques. Nous avons l'habitude de projeter certains prédicats, d'opérer des découpes ou saisies catégoriales du monde, qui nous le donnent à voir d'une certaine façon. Ces façons valent alors comme autant de mondes, auxquels, selon certaines modalités et circonstances, nous nous référons. Goodman, fidèle ici à la tradition du post-kantisme américain, poursuit le geste inauguré par Kant d'un changement de perspective en épistémologie. L'erreur de Kant fut cependant de croire qu'il y avait une unité phénonémale du monde et partant une unique structure catégoriale de l'esprit⁴⁶. Au lieu de pluraliser la notion de monde, Kant retrouva l'ordre que les métaphysiciens observaient dans la nature, au niveau de l'entendement lui-même, en se demandant – et c'est la toute la question de la première *Critique* – comment ces deux ordres pouvaient finalement se rencontrer au niveau de notre expérience phénoménale. En un sens Kant n'a pas tiré jusqu'au bout les conséquences de la dialectique transcendantale, car ce qu'il aurait dû abandonner, c'est bien cette notion unitaire de monde⁴⁷.

De fait, le moment de la déduction est pour Goodman fort dispensable. Ce sont nos habitudes linguistiques – de projeter certains prédicats – et donc de décider de certaines ressemblances et certaines identités, qui est la raison d'une rencontre, qui n'a rien d'une coïncidence fortuite. En toute rigueur il ne faudrait même pas parler de rencontre entre notre

46 Il faut lire ici l'avant-propos à *Manières de faire des mondes*. Goodman est redevable à son professeur C.I. Lewis d'une telle lecture de Kant, qui met l'accent sur le caractère pragmatique et instrumentale des catégories de l'entendement. Hilary Putnam est un autre représentant de ce kantisme américain. C'est aussi la thèse défendue par Ernst Cassirer, en hommage à qui est délivrée la conférence qui ouvre le premier chapitre de *Manières de faire des mondes*. Cassirer parle plus exactement « d'un élargissement progressif, dans l'idéalisme critique, du concept de réalité et du concept d'esprit ». Voir Ernst Cassirer, *Philosophie des formes symboliques*, trad. Jean Lacoste & Ole Hansen-Love, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1985, p. 20.

47 Pour une orchestration contemporaine de ce thème, voir Markus Gabriel, *Fields of Sense. A New Realist Ontology*, Edinburgh, Edinburgh UP, 2015.

saisie du monde et le monde lui-même, puisque ce sont là une seule et même chose : nous rencontrons le monde dans l'exacte mesure où nous le façonnons, et l'ordre que nous y trouvons n'est autre que celui que nous y mettons.

L'organisation est subordonnée au langage et ne dépend pas d'un aspect inévitable ou immuable de la nature de la connaissance humaine⁴⁸.

186

Pour le dire autrement, il n'y a pas de sens à se demander pour quelles raisons nous observons des régularités dans la nature, puisque ces régularités (et ainsi les jugements normatifs d'identité et de ressemblance) sont le résultat de formats de prédiction que nous projetons sur le monde, bref de régularités qui se situent dans notre langage, dans nos habitudes projectives. Pourquoi vouloir alors chercher une réponse plus satisfaisante au problème de l'improjectibilité ? En réadressant la notion d'implantation sur un sol psychosociologique – l'interprétation ethnographique de Hacking court sans doute ce risque – nous serions en réalité ramenés en deçà de la philosophie de Kant, au niveau de la psychologie de Hume. Toute la force de la solution goodmanienne est de montrer que c'est du fait que nous parlons, et donc que nous projetons certains prédicats sur le monde, que des régularités peuvent se mettre à apparaître.

La mécanique projective mise en œuvre dans *Faits, fictions et prédictions* est donc ce qui vient se substituer au moment de la déduction transcendantale.

Comment peut-on être sûr que l'ordre qui vient à nous, épousera la forme de l'ordre que nous avons inventé⁴⁹ ?

Pour Goodman, il entre dans la logique même des notions de catégories ou d'espèces – dans leur grammaire pourrait-on dire – qu'elles rencontrent un ordre dans le monde. Cet ordre, elles en sont tout simplement les garantes.

48 FFF 106.

49 PP 419.

Exactement de la même façon, répond Lewis, que je peux être sûr que mon système de classement, aussi misérable qu'il soit, peut trier tous mes courriers. [...] Aucun malin génie ne peut nous frustrer en produisant quelque chose qui ne rentrerait pas quelque part. Que tout ce que nous rencontrons va s'ajuster avec nos schèmes d'organisation ne dépend d'aucune présupposition au sujet de ce que nous allons rencontrer, mais seulement du soin accordé à une division raisonnable de notre schéma d'organisation, une division qui puisse en particulier fournir un panier vide [c'est-à-dire une case « autre » ou « divers »⁵⁰].

Pour Goodman, fidèle ici à la ré-orchestration par Lewis de la notion kantienne de catégorie, un schéma d'organisation du monde nous offre ainsi une limitation de la variété, la possibilité d'identifier de la régularité et de faire entrer le réel sous le régime du normatif. Dès lors que nous opérons un certain classement du monde en termes de choses, le monde que nous observons, loin de refléter un ordre qui serait indépendant du classement que l'on en fait, est exactement tel que nous le classons, il est donc rempli des prédicats, traits, objets que nous projetons sur lui⁵¹.

L'uniformité de la nature dont nous nous émerveillons ou l'irrégularité contre laquelle nous protestons font partie d'un monde que nous faisons nous-mêmes⁵².

Il n'y a donc pas de miracle de la corrélation entre la structure de notre esprit et la structure du monde, pas non plus d'ordre à chercher dans la nature, l'ordre est précisément engagé du fait que nous façonnons un monde en projetant sur le réel certains formats de description et d'identification. Par conséquent, il n'existe pas non plus une liste finie de catégories qui rendent possible une expérience du monde. Les catégories

50 PP 419.

51 Dans son travail sur « l'enfance maltraitée », Hacking propose une certaine façon de classer le courrier du monde avec un nouveau tiroir « la maltraitance infantile ». Toutefois Hacking précise qu'à la différence de Goodman, son travail de chercheur en sciences sociales, le conduit à renforcer le caractère nécessaire de tels classements. Voir Ian Hacking, *Entre science et réalité*, op. cit., p. 177.

52 WoW 26-27.

que nous formons, et qui sont en ce sens historiques, sont fonction de nos intérêts théoriques et pratiques. Une telle présentation marque le passage de ce que Goodman appelle « l'absolutisme subjectif » – qui est le résultat de la révolution kantienne – à une forme de pragmatisme conceptuel, où les schèmes catégoriaux sont décrits comme des outils à la disposition du sujet connaissant⁵³.

L'a priori kantien se trouve ainsi historicisé⁵⁴ en une multitude de genres, d'espèces pertinentes, de catégories que nous projetons sur le monde, et qui nous le donnent à voir en de multiples façons. C'est une part importante de l'héritage de C. I. Lewis dans la philosophie analytique des années 1950 et 1960 que d'avoir ouvert le kantisme à une telle lecture. Goodman fut un des premiers à incorporer cette lecture du kantisme à sa propre philosophie, se déclarant l'héritier de « ce courant de la philosophie moderne qui va de Kant à Lewis » et se « prolonge aujourd'hui dans l'analyse des différents systèmes symboliques⁵⁵ ». Solidaire de cette relativisation de *l'a priori*, l'emploi par Goodman des notions de catégories ou de schèmes conceptuels, offre ainsi une redéfinition de la question transcendantale. Nous sommes en quelque sorte renvoyés d'une question de fait (empirisme humien) à une question de droit (la question transcendantale), et de nouveau d'une question de droit à une question de fait (la mécanique de la projection). Seulement de Hume à Goodman, ce ne sont pas les mêmes faits, pas les mêmes régularités qui sont mobilisés.

53 PP 416.

54 Le thème de l'historicisation de *l'a priori* s'inscrit de façon parallèle dans le kantisme analytique d'inspiration pragmatiste et dans l'épistémologie historique française. Ian Hacking à la croisée de ces deux traditions en a offert une présentation très ample dans son ouvrage *Historical Ontology [L'Ontologie historique]*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2002.

55 WoW. L'idée que le pragmatisme est un prolongement, ou une radicalisation du geste moderne inauguré par Kant est une idée que l'on retrouve également (et ce n'est pas le moindre des paradoxes quand on sait ce que Goodman pouvait penser du bergsonisme), dans l'interprétation que Bergson donne de James : « La structure de notre esprit est donc en grande partie notre œuvre. C'est par là que le pragmatisme continue le kantisme. » (Henri Bergson, « Sur le pragmatisme de William James », dans *La Pensée et le mouvant. Essais et conférences*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2009, p. 249.)

Le succès que la notion de projectibilité rencontre en dehors du champ de la philosophie (dans les sciences principalement, en poésie également), est lié à cette conception du *kind-making* comme une manière de multiplier et pluraliser notre compréhension du monde, en y observant de nouvelles régularités, autorisant de nouveaux jugements d'identité selon une logique qui est au cœur aussi bien de l'histoire naturelle que des sciences humaines (psychologie, sociologie, anthropologie).

LES DÉCISIONS PROJECTIVES DE LA THÉORIE DES SYMBOLES

La mécanique projective intervient dans des procédés d'induction manifeste. Comme je viens de le montrer, la taille du monde (classification, catégorisation) s'identifie à un problème de prédiction, *i.e.* de projection de certains formats d'identités. C'est ainsi que l'on peut interpréter la nouvelle énigme de l'induction comme une réponse apportée au problème kantien de la déduction transcendantale. Tous les phénomènes de projection ne sont cependant pas si explicites. Et s'il est vrai qu'une telle mécanique projective est à l'œuvre dans notre usage du langage en général, la tâche de l'analyse philosophique consistera à caractériser nos opérations symboliques comme des cas d'induction non manifeste. C'est une thèse centrale de *Langages de l'art*, qui n'a jusqu'ici jamais vraiment été commentée. Pourtant, il apparaît très clairement que pour Goodman toute activité référentielle implique une maîtrise des symboles qui fait appel à la notion de projection.

Apprendre et pratiquer un langage quel qu'il soit, c'est résoudre un problème de projection⁵⁶.

Maîtriser un langage, verbal ou non verbal (par exemple un standard de représentation picturale), c'est maîtriser des étiquettes, c'est-à-dire être en mesure de décider quel objet est un exemple de l'étiquette en question. C'est un enjeu important de l'analyse des systèmes notationnels que de

56 LA 240.

rendre explicites ces décisions : maîtriser une notation⁵⁷, c'est parvenir à attribuer à chaque marque ou inscription, le caractère qui lui correspond et dont il est un échantillon. Une telle activité suppose ainsi de prendre ce que Goodman appelle des « décisions projectives⁵⁸ ».

190

Ces décisions sont plus nombreuses encore pour les langages naturels que pour les systèmes notationnels. En général, c'est au moment de l'adoption d'une notation que sont prises ces décisions d'ordre syntaxique (quelle marque rapporter à quel caractère). Nos langages non notationnels sont cependant concernés par des difficultés supplémentaires. En effet, dans nos langages naturels, tout objet peut être rapporté à plusieurs étiquettes ou prédicats. Ainsi un objet vert est un exemple de l'échantillon ou étiquette « objet vert », mais c'est encore un échantillon de cet autre prédicat non-projectible « objet vert examiné avant *t* ou kangourou », de la même façon qu'une émeraude observée avant *t* et qui s'est trouvée être verte, est à la fois un échantillon de l'étiquette « objet vert » ou « objet vleur⁵⁹ ».

Pour les langages naturels, décider quel prédicat utiliser, au sens où Goodman parle de « décision projective⁶⁰ », c'est donc faire un choix entre différentes alternatives logiquement équivalentes. Dictées par l'usage passé, ces décisions n'ont toutefois rien d'arbitraire. En fait, « effectuer de tels choix » doit se comprendre comme « l'activité dominante de tout apprentissage ». C'est en ce sens notamment que les questions ontologiques sont ré-adressées par Goodman ; déplacées sur le terrain de l'usage normé de la langue. Alors que pour Quine l'apprentissage de la langue présupposait une sorte de grammaire innée des noms d'espèce, pour Goodman, ce sont ces noms d'espèces, ces étiquettes, qui sont en premier lieu concernés par l'apprentissage de la langue.

L'idée d'une taille parfaite du monde qui ne nécessiterait aucune décision projective, ne saurait avoir de sens pour Goodman que pour

57 Remarquons ici que nos langages ordinaires ne sont pas des systèmes notationnels parfaits, comme l'est au contraire le système d'écriture musical.

58 LA 241.

59 LA 241.

60 WoW 28; LA 241.

les systèmes notationnels parfaits, et dans la mesure seulement où des décisions ont déjà été prises lors de l'adoption du système :

Dans un système notationnel, rien n'est un échantillon de plus d'une classe-de-concordance ; rien ne concorde avec deux caractères qui ne sont pas coextensifs. Aussi il ne subsiste aucun choix peut-être [...] Ce qui s'est passé, en fait, c'est que les décisions ont déjà été prises en adoptant le système. [...] D'où il résulte que, aussi longtemps que nous utilisons ce système, nous sommes exempts des problèmes majeurs de la projectibilité⁶¹.

De fait, lorsque nous adoptons un système notationnel, nous définissons les rapports entre inscription et caractère, et entre échantillon et classe-de-concordance de telle sorte à ce que les réquisits syntaxiques (disjointure, différenciation finie des caractères) et sémantiques (la concordance entre des caractères et des objets doit être sans ambiguïté) ne puissent jamais être violés. Cela suppose qu'aucune inscription ne puisse être un échantillon de plus d'un caractère⁶², aucun caractère un échantillon de plus d'une classe-de-concordance, ou encore aucune exécution musicale un exemple de plus d'une partition⁶³. Dans les systèmes notationnels, des décisions sont donc prises au moment de l'adoption du système et de la sélection de ses classes-de-concordance, des « tris soigneux » pour séparer les inscriptions en « classes nettes » sont faits⁶⁴, de sorte à éliminer les problèmes de classement ; ces problèmes précisément qui sont présentés dans *La Structure de l'apparence* comme ceux de la difficulté de la communauté imparfaite (mauvaise classe de concordance) ou de la difficulté du compagnonnage (manque de disjointure syntaxique).

61 LA 241.

62 LA 169.

63 LA 242.

64 LA 176. Il se peut que l'adoption d'une notation n'ait pas ce caractère délibéré et inaugurée par un ensemble de définitions. Un schéma symbolique peut aussi s'imposer par l'usage. Alors c'est « l'observation qui permet de juger si les réquisits pour une notation sont satisfaits ».

Des décisions ont donc été prises dans une notation, afin qu'il soit rendu « impossible qu'un objet soit affecté par un caractère du système à une espèce naturelle ou authentique, et par un autre à une collection aléatoire ou artificielle⁶⁵ ». Toutefois, puisque nos langages ordinaires ne satisfont pas à de tels réquisits, il faut bien que des problèmes particuliers de projection y soient posés. Ainsi d'un langage ordinaire pour lequel certains réquisits notationnels sont violés est troublé par des « distinctions nobiliaires entre les différentes manières de classer un objet⁶⁶ ». Une décision projective doit être prise pour distinguer si un objet vert est un échantillon de l'espèce ou de l'étiquette noble « objet vert » ou des espèces non nobles « objet vert avant *t* ou kangourou », « objet vleu ». Les métaphysiques de la bonne jointure (langage et monde) sont prisonnières d'une commune illusion : croire que nos langues naturelles puissent être décrites comme des systèmes notationnels parfaits, et rejeter l'échelle de leur condition d'apparition.

Dès lors, la mécanique projective concerne notre façon de parler en général, l'apprentissage de la langue, et non une difficulté logique propre aux inférences inductives. Sans doute est-ce la raison pour laquelle la solution que propose Goodman à l'énigme de l'induction est précisément linguistique. L'important est de bien voir que le procédé logique de l'induction et notre manière ordinaire de parler, référer, indiquent un mécanisme identique, manifeste pour les inférences inductives, « cachée » pour la plupart de nos opérations symboliques. Si nos actes référentiels sont concernés par une forme cachée ou discrète d'induction, c'est bien que « faire référence à » implique à chaque instant toutes sortes de décisions qui en général ne sont pas explicitées. Ainsi dans la stylistique, les pratiques d'échantillonnage ou les phénomènes de supplémentation décrits par Goodman dans *Manières de faire des mondes*.

65 LA 242.

66 LA 242.

Comme je l'ai indiqué au deuxième chapitre, le décalage entre possession et référence dans nos opérations exemplificationnelles laisse la porte ouverte à toutes sortes de dysfonctionnement. Des erreurs étaient par exemple possibles dans un échantillonnage – et nous renvoyons ici aux infortunes de Mary Tricias⁶⁷ – qui indiquent que pour ce type de référence en particulier, des décisions doivent être prises pour déterminer à quelle étiquette exactement renvoie un de ses échantillons. Autrement dit, l'écart qu'il y a dans l'exemplification entre possession et référence montre que la pratique de l'échantillonnage est directement tributaire d'une mécanique projective. Cette dépendance est bien sûr augmentée lorsque l'échantillonnage procède à l'aveugle, comme dans l'exemple de l'échantillonnage d'un volume d'eau :

Dans de tels cas, nous considérons qu'un échantillon est représentatif s'il est pris de façon représentative – c'est-à-dire s'il est pris de manière conforme à la pratique avérée quand on prend des échantillons de cette sorte. [...] Notre problème est un problème de projection – décider dans quelles circonstances les propriétés exemplifiées par un échantillon peuvent être projetées sur un ensemble plus large ou sur d'autres échantillons de cet ensemble. Tout comme l'accord avec la pratique inductive est requis pour déterminer quels prédicats sont projectibles, l'accord avec la pratique d'échantillonnage est requis pour déterminer quels échantillons sont représentatifs⁶⁸.

Mais le cas particulier présenté par l'échantillonnage à l'aveugle ne fait que révéler une dépendance bien plus générale des opérations exemplificationnelles à l'égard de certaines décisions interprétatives. En effet, toute exemplification emporte avec elle une décision. Il faut que soit décidé de quoi une chose, un prédicat, une étiquette, une marque, une preuve empirique, une œuvre, est l'exemple. Le problème de l'exemplification est donc une dimension du problème de la projection.

67 WoW.

68 RP 22.

Savoir exactement quelles sont, parmi l'ensemble des propriétés qu'il possède, celles auxquelles un exemple se réfère, en appelle ainsi à ces décisions projectives que Goodman identifie à des inductions cachées. Parfois ces décisions projectives sont tues, et peuvent être rapportée à un usage ayant une forme stéréotypée, à une connaissance tacite du système particulier de symbolisation adopté dans tel ou tel contexte social⁶⁹, parfois ces décisions projectives sont le résultat d'un travail et s'accompagnent d'un progrès de notre compréhension. Encore que des décisions projectives puissent être, pour des cas d'exemplification complexes, le résultat d'un travail cognitif, il ne faudrait pas pour cela les excepter d'une réflexion sur l'usage. C'est bien, en un sens, parce que nous faisons quelque chose de particulier avec ces exemples, parce que nous en faisons à strictement parler des exemples, que nous parvenons à leur donner une signification. Un fragment de réalité n'a pas de sens en soi : c'est donc bien à l'étage du faire et de l'usage, fût-il sophistiqué, que des décisions projectives peuvent être prises. En l'absence de décisions, nous n'aurions plus – pour reprendre un mot de Wittgenstein – que le signe sans le symbole.

En sciences par exemple, nos décisions projectives, bien qu'elles puissent être tacites, ne sont pas neutres. Elles sont paradigmatiques plus que stéréotypiques. Il est vrai que le problème de la confirmation – reformulée comme un cas d'exemplification qui regarde les relations entre une hypothèse et certaines de ses instances – ouvre une réflexion sur notre pratique scientifique. Lorsqu'une hypothèse ou une généralisation inductive est confirmée par une observation empirique, le problème est de savoir si l'observation empirique est bien un exemple positif de l'hypothèse en question. Or décider quelle preuve empirique est pertinente, eu égard à la confirmation ou l'infirmité d'une théorie, n'est pas une décision qui est théoriquement neutre, c'est-à-dire qui puisse être prise sur le seul terrain de la logique. Il en va de décisions relatives à la façon correcte de réaliser certaines expérimentations, de compter comme pertinentes ou non certaines données, de faire des approximations, et de prendre en compte, ou non, certains résultats.

⁶⁹ LA 87.

Vous voyez qu'aucune expérience ne peut se répéter exactement. Il y aura toujours quelque chose de différent [...] Lorsque vous dites que vous répétez une expérience, ceci revient à dire que vous répétez tous les traits d'une expérience qui sont, selon la théorie, significatifs. En d'autres mots, vous répétez l'expérience à titre d'*exemple* de la théorie⁷⁰.

Ainsi l'interprétation logique de la relation d'exemplification doit être suppléée par de nouvelles interprétations, qui font appel à certaines décisions projectives que l'on peut spécifier en contexte.

Qu'il y ait des décisions projectives qui soient prises – et certaines décisions qui sont tellement confondues avec notre usage et notre manière de penser qu'elles passent inaperçues – pour savoir si une donnée empirique est ou non une preuve d'une théorie, est sans doute une autre manière de formuler le fait qu'une preuve empirique est toujours « chargée de théorie ». Il faut s'entendre alors sur la part qui revient à l'inertie et à l'invention dans ces pratiques projectives de la science. Une preuve peut être chargée de théories, au sens où elle emporte avec elle toutes les décisions projectives passées qui forment un certain paradigme⁷¹ à l'aune duquel nous observons la nature, et y percevons certains modèles habituels. Toutefois, il revient également au scientifique de proposer de nouveaux modèles, à condition qu'ils aient un caractère projetable : c'est la part qui revient en propre à l'invention.

Nos concepts stylistiques fournissent un autre exemple du style de conceptualité engagée par la référence exemplificationnelle. Identifier une œuvre d'art comme appartenant à un style et proposer un concept stylistique, à la faveur de l'observation d'un ensemble d'œuvres ayant certaines ressemblances que nous jugeons pertinentes pour comprendre leur fonctionnement, sont des activités en réalité projectives. C'est une forme de ce que Goodman appelle la « perception de modèle ». Le style

70 LA 217.

71 Ici encore nous nous référons au modèle de l'histoire des sciences fourni par Thomas Samuel Kuhn dans *La Structure des révolutions scientifiques* [1962], trad. Laure Meyer, Paris, Flammarion, coll. « Champs . sciences », 2008.

doit dès lors se comprendre comme une opération exemplificationnelle d'une nature particulière.

Un trait stylistique tel que je le conçois, est un trait qui est exemplifié par l'œuvre et qui contribue à la situer dans un corpus significatif d'œuvres parmi d'autres. Les traits caractéristiques de tels ensembles d'œuvre constituent le style⁷².

196

Lorsque je maîtrise les critères d'identification d'un style, je peux projeter certains des aspects formels qui le caractérisent, sur les œuvres que je sais appartenir à ce style ; et, de ce fait, en augmenter ma compréhension. Je peux également projeter sur de nouvelles œuvres une étiquette stylistique « comédie de re-mariage », « théâtre post-dramatique », et déterminer si ces nouvelles œuvres en sont des exemples pertinents. Dans les deux cas, le classement des œuvres à partir de critères stylistiques, et l'identification de traits stylistiques, entrent en jeu dans notre compréhension et appréciation de l'art. Le problème du style nous offre alors de comprendre que toute activité projective est aussi une affaire cognitive.

L'identification de formes visuelles revêt le plus souvent un aspect cognitif. En particulier, identifier des styles, inventer de nouveaux classements des œuvres, projeter comme concept stylistique certaines caractéristiques formelles, c'est « découvrir les façons non manifestes qu'une œuvre a de différer ou de ressembler à d'autres œuvres⁷³ ». Les normes d'identités, de ressemblances, de similarité, sont des normes qui apparaissent à l'issue d'un travail que nous effectuons par l'exercice du regard et l'éducation de notre sensibilité, par ce que Jean-Marie Schaeffer désigne comme des phénomènes d'« attentionnalité⁷⁴ ». Dès lors, il est possible d'élaborer des programmes d'éducation artistique visant à améliorer notre attention à certains phénomènes stylistiques, et de perfectionner d'autant notre capacité de discrimination

72 ATA 44.

73 WoW 64.

74 Jean-Marie Schaeffer, *Les Célibataires de l'art. Pour une esthétique sans mythe*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1996.

sensorielle. Une telle orientation cognitive fut à l'origine des travaux et expérimentations réalisés dans le cadre du Projet Zéro⁷⁵.

En stylistique, l'identification de l'œuvre, son attribution, et son authentification nous informent « de la façon dont une œuvre doit être regardée⁷⁶ » ; par exemple être regardée comme un Vermeer ou comme un Van Meegeren. « Vermeer » et « Van Meegeren », dans ce contexte, fonctionnent comme des concepts stylistiques. Reconnaître qu'il y a là deux peintres différents, et plus exactement un peintre de l'école flamande et un célèbre faussaire du xx^e siècle, par conséquent deux corpus distincts d'œuvres, permet d'aiguiser notre perception, et notre compréhension des œuvres. Notre perception d'une œuvre est dépendante des distinctions que nous sommes capables de projeter sur un corpus d'œuvres, parce que nous avons travaillé sur ce corpus, et avons exercé notre capacité à faire de telles distinctions : l'attentionnalité.

Réciproquement, les traits et aspects que nous pouvons discerner comme représentatifs d'un style sont dépendants de leur projectibilité. C'est leur « caractère projetable » qui fixe leur représentativité ou exemplarité. Il faut donc que les corrélations observées entre différentes œuvres regroupées dans un style soient des facteurs projetables : par exemple l'école artistique ou l'auteur, et non l'heure de conception, ou le nombre de consonnes dans un texte. En stylistique comme en sciences, le problème est bien de faire la part entre des hypothèses pertinentes, et des hypothèses seulement accidentelles, c'est à dire *ad hoc*. Les traits que dans une œuvre nous comptons comme stylistiques acquièrent une projectibilité du fait qu'ils sont eux-mêmes fortement implantés dans notre façon de regarder le monde, ou corrélés à d'autres prédicats qui bénéficient d'une forte implantation dans notre langue. Ainsi des prédicats comme « frisson », « *thriller* », « polar », « western », « *road movie* », « *campus movie* », « science-fiction » qui permettent d'opérer certains classements stylistiques des œuvres cinématographiques américaines. D'autres classements, plus inédits, mettent en avant des propriétés étonnantes que les œuvres exemplifient,

75 ATA.

76 WoW 64.

ainsi des « comédies de remariage », qui toutes relatent l'histoire d'un couple en crise qui s'achève sur un remariage⁷⁷. Dans un cas il s'agit de repérer, sans présupposer une conception lourde de l'intentionnalité⁷⁸, des traits stylistiques dans une œuvre ; dans l'autre cas il s'agit de repérer des régularités qui puissent faire style. À chaque fois est en jeu une certaine forme d'attention – qui a un sens cognitif – à des régularités projectibles. Pour Gérard Genette, l'attentionnalité est d'ailleurs ce qu'exige de nous une littérarité qui s'entend de façon conditionnelle⁷⁹, c'est-à-dire condition de notre propre activité cognitive et des contextes dans lesquels sont insérées les œuvres. Tout élément du discours peut être tenu, selon les conditions, et le contexte, comme stylistique ou non. Le style en art, comme les espèces naturelles en science sont conditions de la manière dont on construit le monde en le composant, définit certains formats d'identité, érigent certaines régularités comme artistiques ou scientifiques.

Dès lors, la mécanique projective demande aussi de nous un effort : soit qu'il s'agit de découvrir de nouvelles catégories ou espèces pertinentes pour mettre au jour des régularités (naturelles, sociales, esthétiques) qui sinon ne seraient pas apparues, soit qu'il s'agit d'exercer notre perception à percevoir des différences et des ressemblances qui, comme le dit Goodman, ne sont pas au premier abord « manifestes ». Il convient donc encore une fois de nuancer une lecture du *worldmaking* qui serait par trop relativiste : on ne fait pas des catégories à l'envie, pourvu qu'il y ait un panier vide⁸⁰ dans lequel ranger tout ce qui n'entre pas dans notre classement ; il faut aussi que nos catégories soient intéressantes, pertinentes, et corrélées (en esthétique comme en sciences) à des facteurs projetables. Cela ne veut pas dire non plus que, parce qu'un

77 Stanley Cavell, *À la recherche du bonheur. Hollywood et la comédie du remariage*, trad. Christian Fournier & Sandra Laugier, Paris, Cahiers du cinéma, coll. « essais », 1993.

78 Pour un aperçu d'une théorie du style, attachée à la notion d'intentionnalité, voir Richard Wollheim, *Painting as an Art*, Princeton, Princeton UP, 1987, p.27.

79 Gérard Genette, *Fiction et diction, précédé de Introduction à l'architexte*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 218.

80 PP 419.

effort de compréhension est impliqué, des habitudes et en particulier des habitudes linguistiques ne jouent plus aucun rôle. Quel que soit l'effort qu'il faut accomplir de notre côté pour percevoir de nouvelles régularités, il faudra que, d'une manière ou d'une autre, ces régularités soient corrélées à des prédicats que nous avons l'habitude de projeter. L'importance de la recherche, le rôle joué par la compréhension, n'annule pas l'idée que l'ordre se situe dans le langage et non dans la nature, comme s'il y avait dans la nature un ordre, que le langage devrait essayer par après de découvrir ou recomposer.

Plus encore qu'une voie particulière de la référence, la relation d'exemplification, qui engage dans sa définition même un motif projectif, semble ainsi fournir un modèle général du fonctionnement symbolique. La confirmation empirique, l'échantillonnage, la notion de style, ne sont que des cas particuliers de ce qu'on peut fort bien caractériser comme une « nébuleuse exemplificationnelle⁸¹ ».

LA TRADUCTION INDUCTIVE

La théorie du fonctionnement symbolique est une théorie de la projection. En explicitant les ramifications de l'énigme de l'induction dans la théorie des systèmes symboliques, l'on parvient en fait à faire ressortir un type d'argument, présenté pour éliminer le prédicat « vlieu », comme constitutif de la théorie des symboles.

Il y a une autre façon encore d'indiquer la parenté qui existe entre l'énigme de l'induction et les problèmes relatifs à l'usage des symboles. Cela suppose pourtant de changer de perspective et d'examiner de quelle façon l'induction manifeste peut être reformulée dans les termes de la théorie des symboles proposée dans *Langages de l'art*. C'est là un des enjeux de ce que Goodman nomme « la traduction inductive ».

La théorie de la notation présentée au quatrième chapitre de *Langages de l'art* distingue différents traits des systèmes symboliques. J'ai déjà

81 Voir Jacques Morizot, *Goodman : modèles de la symbolisation avant la philosophie de l'art*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2012, chapitre 2.

montré qu'une notation, c'est-à-dire un système notationnel, doit respecter certains réquisits syntaxiques et sémantiques. Parmi ces réquisits figurent ceux de la différenciation syntaxique et sémantique. Un système symbolique syntaxiquement et sémantiquement dense est incorrectement différencié : pour une inscription donnée quelconque du système, il existe ainsi une infinité de caractères différents auxquels elle pourrait correspondre, et cette indifférenciation vaut aussi entre chaque caractère et sa classe-de-concordance. Une telle densité est caractéristique de ce que Goodman appelle les systèmes analogiques :

Les systèmes analogiques sont donc à la fois syntaxiquement et sémantiquement indifférenciés au dernier degré : pour tout caractère, il en existe une infinité d'autres tels que pour une marque donnée, il ne nous soit pas possible de déterminer si la marque n'appartient pas à tous, et tels que, pour un objet, il ne nous soit pas possible de déterminer si l'objet ne concorde pas avec tous⁸².

Partant de cette distinction fondamentale, il est possible de discriminer entre des machines qui fonctionnent de manière analogique et des machines qui fonctionnent d'après une notation. Une machine est dite analogique si elle viole à chaque instant ces deux réquisits notationnels – elle est très exactement « l'antithèse d'un système notationnel⁸³ ». La plupart des images fonctionnent normalement comme des machines analogiques ; ainsi de la jauge de pression toute simple avec une face circulaire et une aiguille pour indiquer la mesure de la pression⁸⁴. Les machines digitales⁸⁵ (*digital*) fonctionnent au contraire comme des systèmes symboliques discontinus et parfaitement différenciés ; ainsi de la montre-écran ou digitale dont les caractères indiquent de façon univoque une mesure du temps, et dont les inscriptions indiquent de façon univoque un seul caractère à chaque fois. Goodman fournit donc

82 LA 196.

83 LA 196.

84 LA 192.

85 Je conserve ici la traduction en usage dans les publications des œuvres de Nelson Goodman en français du terme *digital*. *Digital* est le terme utilisé en anglais pour numérique. Un système digital est donc un système numérique.

une explication de la distinction entre l'analogique et le digital dans le vocabulaire de sa théorie des systèmes symboliques. Qui plus est, une telle explication offre de comprendre que le régime analogique ne se réduit pas exactement à l'image, et le digital au décompte de chiffres⁸⁶. Des inconvénients et des avantages sont associés à chacun de ces systèmes. Alors que les machines digitales sont plus précises, et permettent d'effectuer des mesures scientifiques, les machines analogiques fournissent davantage d'information, et ont une fonction exploratoire⁸⁷.

Un problème intéressant de la théorie des symboles, relatif à cette distinction entre l'analogique et le digital, concerne maintenant le passage d'un système à l'autre. Passer d'un système analogique à un système digital – comme c'est le cas lorsque nous transformons un instrument de mesure analogique en un instrument de mesure exact et différencié – suppose que l'on supprime toute ambiguïté sémantique et toute indifférenciation syntaxique entre les inscriptions. Le plus souvent, cela suppose qu'on diminue le niveau d'information générale offert par un système analogique⁸⁸. En effet, une image nous donne en général plus d'informations qu'une description⁸⁹. Au contraire, passer d'un

86 LA 195.

87 LA 197.

88 Le procédé de l'effacement comme codage d'un message analogique en un message digital est utilisé par Dretske pour décrire la façon dont le cerveau enregistre l'information phénoménal et en fait un tri. On trouve de telles considérations dans Fred Dretske, *Knowledge and the Flow of Information*, Stanford, CSLI Publications, 1999, chapitre 6, « Analog and Digital Coding ». Seulement Dretske utilise le vocabulaire analogique/digital en un modifiant légèrement le sens, pour rendre encore plus apparent le procédé de l'effacement. Ainsi l'idée même d'information digitale signifie pour Dretske un message qui a été dépouillé de toute information additionnelle, tandis que le régime analogique implique nécessairement un tel surplus. Bien que l'indifférenciation syntaxique ou sémantique du régime analogique favorise une telle interprétation, en revanche dans la perspective de la théorie des systèmes symboliques, on peut imaginer un système symbolique qui ne véhicule que très peu d'information mais en revanche beaucoup d'ambiguïté, comme un dessin linéaire d'Hokusai.

89 En toute rigueur une description, parce qu'elle est faite dans un langage ordinaire, n'obéit pas au réquisit de différenciation sémantique des systèmes digitaux. Par ailleurs, l'image numérique montre qu'il est possible de traduire sans reste une image en un système digital. Toutefois ce procédé de traduction de l'image en texte est un problème classique du langage, que désigne déjà la formule d'Horace

système digital à un système analogique emporte d'autres contraintes : il faut fournir des informations supplémentaires.

Des supplémentations interviennent quand, disons, un instrument analogique remplace un instrument numérique pour enregistrer des données, ou pour comptabiliser des fonds collectés, ou encore quand un violoniste interprète une partition⁹⁰.

Fournir une courbe à partir d'un ensemble de points met en œuvre un tel procédé de supplémentation. Ainsi les scientifiques, pour établir des corrélations entre les données récoltées, engendrent « quantité d'interpolations pour remplir des courbes suggérées par de rares données et ériger des structures élaborées sur la base de maigres observations⁹¹ ». Des passages d'un système à l'autre sont donc réalisés fréquemment. Goodman s'attache plus particulièrement au procédé de supplémentation, qui « illustre certaines fonctions importantes des symboles », et en particulier... le procédé ordinaire de l'induction!

L'engendrement d'une courbe à partir de points met en œuvre un phénomène de supplémentation. Ce type d'engendrement peut être réalisé à partir de types différents de machines, chacune ayant ses propres règles de construction. Une machine qui, à deux points, associerait systématiquement une droite passant par ces deux points serait une calculatrice capable de maîtriser des fonctions mathématiques simples (c'est-à-dire des fonctions de type affine). Une machine qui au contraire fournirait les points manquant par un simple tirage au sort, sans tenir aucun compte des évidences empiriques, ne serait guère plus qu'une machine à roulette. Elle n'en fournirait pas moins une illustration du

« *Ut pictura poesis est* ». Fred Dretske ne s'embarrasse pas de ces difficultés lorsqu'il distingue le niveau d'information phénoménale ou analogique, et le niveau d'information neuronale ou digitale. L'exemple qu'il prend est celui d'une tasse de café. Cette information traduite en langage digital prendra la forme de la description « La tasse contient du café ». Dans un langage analogique, on aura au contraire une image de la tasse qui contient du café, et dans cette image sont contenues bien d'autres informations : la couleur du café, de la tasse, le niveau du volume, etc. Voir *Knowledge and the flow of information*, op. cit., p. 137.

90 WoW 34.

91 WoW 32.

phénomène de la supplémentation. Ces deux exemples de machines fournissent de fait deux cas limites. Il est cependant possible d'envisager des machines capables de manier des courbes variées et d'éliminer celles qui ne sont pas corroborées par les évidences empiriques (la liste finie de positions de points à notre disposition). Il n'empêche que certaines décisions devront être prises, afin que la machine se détermine à dessiner une seule courbe parmi toutes celles possibles, en accord avec les évidences empiriques. C'est dans ces choix qu'interviennent des décisions, identifiables en fait aux décisions projectives de l'inférence inductive. Les procédés ordinaires d'induction s'interprètent alors comme le passage d'un régime digital à un régime analogique.

Imaginons une courbe qui puisse tenir compte non seulement des évidences empiriques, mais encore du passé ; c'est-à-dire une machine capable de tenir compte du tracé des courbes passées, traitant le même genre de donnée empirique.

Après élimination des courbes incompatibles avec les données présentes, [la machine] peut découvrir des problèmes antérieurs dont les ensembles de données incluent en propre l'ensemble présent, et procéder à l'annulation de toute courbe qui est en contradiction avec l'un de ces ensembles plus globaux. Elle prend donc en compte non seulement l'évidence empirique immédiate, mais celle des cas passés connexes⁹².

Il reste que, une machine qui pourrait tenir compte du passé, si elle peut manier suffisamment de courbes, peut encore trouver une infinité de courbes qui s'accordent et avec les évidences empiriques (les points déjà donnés) et avec les problèmes connexes traités dans le passé :

Les éliminations sur la base des données présentes et passées laisseront toujours un large choix d'alternatives – si large en réalité qu'aucune prédiction concernant les points restants n'est exclue.

Dès lors, une telle machine se trouverait exactement dans la même situation que quelqu'un qui voudrait faire des prédictions sur la couleur des émeraudes.

92 LA 201.

Il est en effet possible d'inventer une infinité de prédicats comme le vœu qui sont confirmés par les expériences passées. Ni les évidences empiriques présentes, ni la consultation du passé ne permet d'éliminer l'appel à des décisions projectives. Pour le cas des machines qui effectuent des supplémentations en produisant des courbes, il arrive donc toujours un moment où ces machines doivent choisir entre deux méthodes : consulter une échelle de préférence fixe ou recourir à des procédés aléatoires ; autrement dit, se transformer en calculette ou en machine à roulette. Or ces deux attitudes sont pour Goodman « fautives » puisqu'elles reposent, en dernière analyse, sur un choix arbitraire. Il est cependant possible d'envisager une machine qui « corrige ces deux fautes⁹³ », à condition que cette machine soit capable de « contracter des habitudes » et donc de procéder spontanément à des décisions projectives.

Supposez qu'une machine soit conçue de manière à ce que, lorsqu'elle fait un choix quelconque à la suite de son premier choix, elle consulte non seulement les données intéressant les problèmes présents et les problèmes passés apparentés, mais également la liste de ses propres choix passés. Parmi les courbes qui restent après les effacements, sur la base de toutes les données, elle choisit, ou au moins donne l'avantage à celle qui a été utilisée le plus souvent auparavant. Et elle s'en tient à une courbe une fois qu'elle l'a choisie jusqu'à ce qu'elle soit forcée d'en changer du fait de nouvelles données. L'habitude en effet établit ou modifie une évaluation préférentielle ; et il en résulte souvent un choix unique⁹⁴.

Une telle machine ressemblerait assurément à l'esprit humain lorsqu'il procède à des inférences inductives, et les courbes qui recevraient la préférence de l'ordinateur seraient semblables à la préférence que nous-mêmes avons pour les prédicats bien implantés !

93 Il faut remarquer comment Goodman emprunte ici le vocabulaire de la faute et la correction. En quoi consistent véritablement les fautes des machines « têtues » [pigheaded] ou « tête-en-l'air » [henheaded], n'est cependant pas clair (LA 202).

94 LA 203.

La supplémentation dont il est question ici illustre la traduction d'un message digital avec un nombre donné de point, à un message analogique représenté par une courbe ayant une infinité de points⁹⁵. Plus encore, les différents modèles de supplémentation envisagés sont en relation directe avec le problème de l'induction. Et en effet, seule la dernière machine est la traduction du procédé à l'œuvre dans l'induction ordinaire : ni l'attention accordée aux évidences empiriques, ni le recours au passé ne sont des critères suffisants pour qu'une induction ait lieu. En d'autres termes, l'implantation est une contrainte plus forte sur l'induction qu'une simple consultation du passé. L'important est de bien voir qu'il existe une différence essentielle entre une machine qui se contenterait d'être en accord avec les observations passées, et une machine qui contracterait des habitudes en fonction de son histoire et qui, ce faisant, aurait son propre passé. Seule cette dernière introduit de la normativité. Une supplémentation correcte implique que soient prises certaines décisions projectives, en accord avec une pratique normative réglée, de préférence à toute forme de choix arbitraire. Se trouve ainsi révélée, en même temps qu'une traduction de l'induction dans les termes de la théorie des symboles, une nouvelle ramification du problème de l'induction dans la problématique plus générale du *worldmaking*. Non seulement le mécanisme de la projection est impliqué dans notre usage des catégories d'espèces, et dans ce que Goodman appelle les procédés de composition et décomposition de monde, mais il est encore impliqué dans cet autre procédé du *worldmaking*: la supplémentation⁹⁶.

Cette analyse des machines analogiques met en évidence certains traits généraux du fonctionnement cognitif en général. D'une part que « l'évidence empirique n'entre en jeu qu'à travers l'application d'un symbole général⁹⁷ ». En absence d'usage réglé, nous avons le signe vide sans le symbole, en l'absence d'une règle normative pour identifier des choses, nous n'aurons jamais *l'évidence* empirique. C'est d'ailleurs un point qui apparaît dès l'énigme de l'induction : il est en

95 LA 199.

96 WoW 32-35.

97 LA 202.

effet impossible d'établir une théorie de la confirmation empirique, qui ne tienne pas compte de la fonction normative de certains découpages du monde. D'autre part, « les alternatives sont des symboles généraux qui diffèrent en extension et non des particuliers isolés ». Dans l'analyse des machines analogiques, ces alternatives sont des courbes différentes. La notion même de décision projective implique que notre esprit traite en permanence des symboles alternatifs également possibles. Enfin, « les habitudes pertinentes ne peuvent se développer que par l'usage de tels symboles ». Autrement dit, l'habitude concerne une régularité qui se situe à même le langage, dans son usage, et non dans les phénomènes eux-mêmes. L'examen du passage entre deux régimes distincts, le digital vers l'analogique, offre ainsi une compréhension du fonctionnement cognitif à l'œuvre dans toute opération symbolique. C'est peut-être l'un des rares moments où Nelson Goodman s'aventure du côté d'une philosophie de l'esprit.

PROJETER LA PROJECTION

Que ce soit à un degré très élémentaire du fonctionnement symbolique comme l'apprentissage de la langue et la maîtrise des systèmes discursifs ou notationnels, pour l'exemplification et la pratique de l'échantillonnage, qui interviennent dans beaucoup de nos actes référentiels, ou bien pour cette forme d'induction que nous avons attachée à la découverte de catégories et à leur projection sur le monde, toute activité symbolique implique des décisions projectives, nécessaires à son fonctionnement, et qui souvent passe inaperçues. D'où la force de cette notion « d'induction cachée » – cachée parce ce qu'elle se situe le plus souvent au niveau de nos pratiques et usages linguistiques. Il n'y a pas d'autre contenu possible au concept goodmanien d'implantation. Un des objectifs du second chapitre était de faire apparaître cette induction cachée, rendre visibles les différentes décisions qui sont prises lorsque nous nous engageons dans des opérations référentielles, en montrant les dysfonctionnements possibles de toute référence. L'introduction du prédicat « vleu » le fait de façon extraordinaire, d'où son importance pour une théorie du fonctionnement symbolique. On pourrait dire, en paraphrasant

Gaston Bachelard, que la philosophie de Goodman, cherchant la règle derrière l'exemple, la loi à propos du fait, la courbe derrière les points, est « métaphysiquement inductive⁹⁸ ».

Que cette induction soit cachée ne signifie pas qu'elle puisse être réduite à des décisions qui sont prises à un niveau qui ne serait pas cognitif, quelle que soit la manière dont on imagine ce niveau (biologique ou psychologique). Toute projection a des conséquences sur la façon dont nous concevons le monde, c'est-à-dire sur la façon dont on y perçoit des différences, des ressemblances, des régularités, formule des jugements d'identité ou de similarité. L'histoire des sciences et l'histoire de l'art attestent de deux façons différentes, mais dans un geste commun (la perception de modèles), de la solidarité entre mécanique projective et fonction cognitive⁹⁹. Il est clair qu'un même procédé, qui est aussi un argument philosophique, est à l'œuvre dans l'ensemble du corpus goodmanien.

La mécanique de la projection est découverte sur le terrain de la philosophie des sciences, toutefois elle n'y est pas circonscrite comme la formulation d'une solution à un problème logique local. Dès le départ, en réalité, le concept de la projection est élaboré pour répondre d'une part à une série de problèmes apparentés à l'induction – la causalité, les contrefactuels, les *possibilia* –, d'autre part à une perplexité logique – la notion de ressemblance –, dont la difficulté de la communauté imparfaite était une première formulation. La façon dont ces problèmes sont apparentés, est un indice du caractère très général de la problématique que Goodman met au jour dans *Faits, fictions et prédictions*. Dès lors que nous nous engageons dans une opération référentielle, un certain nombre de décisions projectives sont prises, qui peuvent ne pas être aperçues par celui qui est, dans le langage, à son aise. S'il existe une unité de la pensée de Nelson Goodman, il est donc tout à fait raisonnable de

⁹⁸ Gaston Bachelard, *Le Nouvel Esprit scientifique*, Paris, Félix Alcan/PUF, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1934, p. 10.

⁹⁹ Sur la comparaison entre science et art voir Thomas Samuel Kuhn, *La Tension essentielle*, trad. Michel Biezunski, Pierre Jacob, Andrée Lyotard-May & Gilbert Voyat, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1990 chapitre 14 ; LA chapitre 6.

la chercher dans l'argument central de l'énigme de l'induction. Il faut rendre ici justice à la tentative élaborée par Gehrard Ernst¹⁰⁰ de présenter une forme de raisonnement propre à Goodman, découvert pour la première fois pour résoudre le problème de l'induction, et qui serait par la suite remobilisé dans la problématique plus tardive du *worldmaking*, et dans sa théorie des symboles. Ernst analyse la forme de cet argument dans l'énigme de l'induction :

1. Les prédicats « vert » et « vleur » sont rendus symétriques. La symétrie ne peut être rompue par une comparaison directe à des preuves empiriques. Cette rupture ne peut se produire que par la reconnaissance que le vert et non le vleur est une catégorie correcte ;

208 2. Les catégories correctes, qui correspondent ici aux prédicats projectibles, sont indiquées par notre usage de la langue ;

3. Plutôt que l'implantation ne dérive de la projectibilité des prédicats, donc de la bonne catégorisation, c'est cette dernière qui dérive de l'implantation.

La première étape (1) correspond au format de l'énigme, telle que j'ai moi-même essayé de le caractériser au troisième chapitre : symétrie des prédicats « vert » et « vleur », impossibilité de s'en remettre à ce que Kripke désigne comme « *fact of the matter* », et mise en évidence du caractère clinique du prédicat « vleur ». L'impossibilité de recourir à des preuves empiriques pour régler la question, montre la profondeur du scepticisme qui est en jeu dans la formulation de l'énigme, mais se fait également l'écho des débats qu'il pouvait y avoir dans l'entreprise des positivistes viennois et de leurs héritiers immédiats – en particulier l'impossible distinction entre hypothèse ou théorie et fait empirique, ou encore la difficulté de la définition ostensive. Retraduit dans les termes d'une réflexion sur la référence par exemplification, le problème se pose comme celui de savoir comment distinguer parmi les propriétés que possède un échantillon celles auxquelles il se réfère, c'est-à-dire distinguer les propriétés qui sont seulement possédées et celles qui sont aussi exemplifiées. Or pour ces propriétés une symétrie existe aussi,

100 Jakob Steinbrenner, Oliver R. Scholz & Gerhard Ernst, *Symbole, Systeme, Welten*, op. cit., p. 99-109.

qui empêche que l'on puisse avoir recours à des faits empiriques. Les difficultés qui se posent pour l'exemplification ont diverses traductions théoriques et pratiques : les pratiques d'échantillonnage, mais aussi des problèmes particuliers de stylistiques (quel œuvre est un exemple de quel style) ou la référence métaphorique. Enfin, en ce qui concerne le problème du *worldmaking*, Ernst explique qu'il est en son fond un problème de démarcation : comment distinguer entre toutes les versions du monde, celles qui font véritablement des mondes ? Certainement, tout le sel de la position irréaliste de Goodman, résulte de ce qu'aucun recours à des faits empiriques n'a ici de sens, puisqu'il n'existe pas de monde déjà fait en dehors des différentes versions que nous pouvons en donner. Il convient donc de donner à cette figure de pensée une portée très générale. Il est frappant de constater que ces difficultés s'organisent à partir de la confrontation de prédicats, de propriétés, ou de versions symétriques, et plus encore que cette symétrie est construite de telle façon à rendre inutile une confrontation directe avec les faits. D'une manière ou d'une autre le format du problème dans les trois situations qu'analyse Ernst (induction, exemplification, *worldmaking*) renvoie à la difficulté du compagnonnage, compagnonnage de prédicats symétriques, qu'aucune comparaison avec les faits (puisque ils en sont abstraits) ne permet de désolidariser. La retraduction d'un problème d'abstraction (qui emporte avec lui la difficulté de compagnonnage) comme un problème de projection, désigne à mon sens l'essentiel de la contribution de Goodman à la théorie du fonctionnement symbolique, et peut-être aussi l'esquisse d'une « philosophie de l'esprit ».

S'agissant de la deuxième étape de la *Gedankefigur* que met en avant Ernst (2), il faut remarquer qu'il est toujours possible de casser la symétrie, dont l'élaboration constitue l'énigme même, dès lors que nous avons recours à notre usage réel de la langue, que ce soient les prédicats que nous projetons (le vert et non le vleu), les échantillonnages sanctionnés par la pratique, ou les versions du monde que nous utilisons. Le vert réussit et le vleu échoue. Il n'y a aucune autre explication à cela, que pragmatique : le vert est un prédicat que nous utilisons réellement. Encore une fois, il apparaît que nous ne pouvons pas faire ce que nous voulons en matière de référence (il y a des mauvaises versions du monde

qui ne font à proprement parler aucun monde, du moins aucun monde que nous pouvons utiliser). Ce qui fait fonctionner la référence, c'est une certaine pratique partagée de la langue, qui menace de passer inaperçue (un certain sens de l'obvie y étant associée), si nous n'en passons pas par une théorie du dysfonctionnement ou de la référence ratée. Dans le cas de l'énigme de l'induction, ce procédé est rendu particulièrement explicite du fait que le *vleu* est un prédicat tétatologique qui a été construit afin de lui faire jouer ce rôle.

210

Enfin, le troisième point que met en avant Ernst (3) indique la force du constructionnalisme de Goodman. Il n'y a pas de sens à aller chercher en dehors de notre langage, de nos symboles, les raisons cachées de leur fonctionnement. Ce n'est pas seulement, comme le pense Kant, qu'il existe une corrélation entre les phénomènes, et notre esprit, mais c'est que le problème de la corrélation est en réalité un faux problème. En l'absence d'un monde indépendant de ses versions, d'essences naturelles indépendantes de notre façon de construire la ressemblance, il n'y a tout simplement pas à chercher cette corrélation. C'est en quelque sorte un fait grammatical que les catégories que nous utilisons soient aussi les bonnes catégories – ce qui évidemment ne veut pas dire qu'on ne puisse pas changer de catégories. Il faut rappeler ici la réponse que fait Goodman à l'argument de l'harmonie préétablie :

La raison pour laquelle les prédicats valables bénéficient seuls d'une solide implantation est justement que les prédicats bien implantés sont, de ce fait, devenus des prédicats valables¹⁰¹.

Avons-nous cependant véritablement gagné quelque chose à élaborer une énigme philosophique particulièrement redoutable, afin de montrer au terme de sa résolution, qu'il n'y a parmi nos deux prédicats symétriques, un seul pourtant que nous utilisons ? À quoi sert de construire le *vleu* si c'est pour l'éliminer, en invoquant des raisons qui semblent, en un certain sens, extérieurs au problème – l'usage, l'implantation ? Déjà, nous avons gagné de nouveaux concepts : les concepts d'implantation et de projectibilité. Il faut d'ailleurs sans doute rappeler ici que la

101 FFF 107.

solution de Goodman a le même caractère endémique que le problème qu'il a aperçu. *Manières de faire des mondes* et *Langages de l'art* nous montrent quelques-uns des usages que nous pouvons faire du *vlieu*, et surtout de la notion de projectibilité, hors les murs de l'induction. Enfin, il n'est pas non plus absurde de penser qu'une thérapeutique soit à l'œuvre dans l'énigme de l'induction : c'est sans doute ici que l'héritage wittgensteinien de Goodman est le plus manifeste. Dire que nous pouvons faire des prédictions avec le vert, que l'hypothèse « toutes les émeraudes sont vertes », n'a pas la même signification avant que l'énigme de l'induction ne soit formulée, et après qu'elle ne soit en un sens résolue – quand bien même cette solution aurait, comme le pense Kripke, une tonalité sceptique.

Gerhart Ernst fournit ainsi une description d'une figure de pensée qui se retrouve à plusieurs étages de l'œuvre de Goodman. Fidèle également à une certaine lecture allemande de la notion d'usage (*Gebrauch*¹⁰²), rapportée en particulier à notre usage de la langue, Ernst insiste sur la fonction normative dévolue à la notion d'implantation. On peut s'étonner en revanche que Ernst accorde une place si restreinte à l'autre invention conceptuelle de *Faits, fictions et prédictions*, la notion de projectibilité. En effet, si Ernst voit bien que la distinction entre prédicats projectibles et prédicats improjectible constitue le nœud de l'énigme de l'induction, rapportée au problème de l'exemplification ou à celui du *worldmaking*, la notion de projectibilité ne semble plus jouer pour Ernst un rôle si fondamental. Il me semble que c'est cette notion de projection justement, qui permet de comprendre aussi la différence qu'il y a entre référence et possession pour l'exemplification, ou entre bonne et mauvaise version du monde. La figure de pensée qu'Ernst trouve commune à différentes étapes de l'argumentation de Goodman,

102 Il faudrait sans doute faire remonter cette tradition à l'emploi du terme d'usage dans *l'Anthropologie au point de vue pragmatique* de Kant, et bien avant cela encore à la scolastique. On la retrouve chez Heidegger ou chez Wittgenstein. On peut citer ici le dernier ouvrage d'Agamben comme un exemple récent de cet usage philosophique de la notion d'usage ou de *Gebrauch*, voir Giorgio Agamben, *L'Usage des corps*, trad. Joël Gayraud, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 2015.

n'est pas autre chose qu'une description de la mécanique projective. Or il est important de remarquer que l'idée de projectibilité est en un sens plus originale que celle d'implantation¹⁰³.

212

Projeter, c'est appliquer à des cas non manifestes ce qui a été observé de cas manifestes. Formulée ainsi, l'idée de projection acquiert son sens le plus général, applicable aussi bien aux inférences inductives et à la définition des énoncés de forme nomologique, qu'à diverses formes d'induction cachée à l'œuvre dans notre emploi d'étiquettes linguistiques, lorsque nous opérons des catégorisations du réel, appliquons un concept, solidaire encore d'un phénomène comme celui de la supplémentation. Par ailleurs, une « mécanique projective » est engagée dans chacun de nos énoncés. Nos étiquettes et symboles possèdent une dose minimale de généralité, dans la mesure où ils sont ouverts et réapplicables en droit à de nouvelles situations. Il pourrait de ce fait également revenir à une théorie de la projection d'éclaircir la manière dont un mot peut être projeté dans de nouveaux contextes ; c'est très exactement ce qui est à l'œuvre dans la référence métaphorique, retraduite dans le vocabulaire de la projection. Il faudrait dans ce cas distinguer entre une ouverture de nos symboles qui est problématique – qu'un symbole puisse être interprété d'une infinité de manières, toutes en accord avec les faits – et une ouverture qui est liée à la texture même de nos concepts. La généralité de nos concepts signifie tout simplement qu'ils ne sauraient en droit être déterminés « dans toutes les directions », bien qu'ils soient parfaitement déterminés dans tous les cas où nous les utilisons. Sans doute cette entente de la notion de « projectibilité » pourrait être rapportée à celle développée par Waismann de « texture ouverte¹⁰⁴ ». Nos concepts empiriques sont en droit déterminables en d'autres directions, dans des contextes nouveaux ou inédits. Il me semble que la notion de projectibilité offre ainsi de comprendre l'ouverture constitutive de la signification, le fait par exemple que l'esprit doive

¹⁰³ Sans doute est-ce la raison pour laquelle la philosophie de Goodman est irréductible aussi bien à l'empirisme humien, qu'à une philosophie de l'ordinaire – quelle que soit d'ailleurs sa formulation.

¹⁰⁴ Friedrich Waismann, « La vérifiabilité », dans *Philosophie des sciences*, trad. et éd. Sandra Laugier & Pierre Wagner, Paris, Vrin, 2004, vol. 1, p. 325-360.

opérer certaines supplémentsations, certains passages du manifeste au non-manifeste : compléter la signification d'un concept empirique, comprendre comment il peut être utilisé dans un nouveau contexte, ou tout simplement comprendre comment ce symbole réfère de telle ou telle façon, et non de toutes ces façons également autorisées par une comparaison avec les faits.

Dans le cas de l'induction manifeste, la mécanique projective sert à refermer une ouverture, logiquement problématique... celle de l'amplification inductive. La façon qu'a Goodman de rapporter ce trait – le défi de l'ouverture – à tout fonctionnement symbolique constitue sans aucun doute l'originalité de sa théorie du fonctionnement. Il s'agit bien en un sens de projeter la projection. Au départ nous avons un problème de généralité (la généralisation ou l'amplification inductive) et, à l'arrivée, la théorie des symboles de Goodman nous engage à considérer la généralité du problème lui-même, en d'autres termes, les ramifications inattendues de la notion de projectibilité du côté d'une théorie générale de la référence (exemplification, métaphore, notation, dépicition).

Qu'on la rapporte au problème de l'induction amplifiante, à diverses formes de supplémentsation, ou à des formes d'induction moins manifestes, la mécanique projective est associée à une difficulté : il faut que des décisions soient prises pour savoir comment l'on passe du manifeste au non-manifeste, des cas examinés à ceux qui ne le sont pas encore, de l'emploi connu de certains mots à des emplois plus inédits, de la différence qu'il y a entre posséder et référer ; en bref, que des décisions soient prises qui organisent un partage normatif, en l'absence de toute détermination directe par les faits. Cette difficulté prend tour à tour la forme de l'indétermination de la référence, de l'échec de la définition ostensive, du passage du discret au continu. Des décisions doivent être prises car nous n'avons pas de règles explicites pour savoir comment utiliser un symbole – en droit, ouvert à une infinité d'utilisations possibles.

Qui cependant peut prendre de telles décisions ? Et comment de telles décisions sont prises ? Il est clair que la philosophie de Goodman, même lorsqu'elle se rapproche d'une philosophie de l'esprit, n'a rien à dire

sur des notions comme l'intention (individuelle ou collective), ou la convention. Ces difficultés m'ont souvent fait penser à la question que pose Stanley Cavell dans *La Voix de la raison* : « Qui constitue l'autorité lorsque tous sont maîtres¹⁰⁵ ? » Il est remarquable que le problème de Cavell soit justement de mettre en discussion ce qu'il entend par projeter un mot ; c'est-à-dire pour le problème qui le concerne, projeter un mot dans de nouveaux contextes, ou des contextes plus étendus.

Il me fallait mettre en discussion deux points : ce que cela signifie de dire qu'on *apprend un mot dans certains contextes*, et ce que j'avais en tête en parlant de *projections appropriées dans des contextes plus étendus*¹⁰⁶.

214

Il s'agit bel et bien d'opérer cette projection à des cas non manifestes que Goodman caractérise lui sous la forme d'une mécanique projective. Cavell remarque que maîtriser la langue ne peut jamais être le résultat d'un apprentissage fini de règles explicites, qui passerait par une relation entre un maître et un enfant. En vertu du caractère intrinsèquement général du langage, parce que nous sommes toujours amenés à projeter sur des cas non manifestes, à réutiliser un mot dans un nouveau contexte, à opérer certaines supplémentations, à « découvrir de nouvelles manières dont les objets se découvrent », à transférer un certain type de classement du monde dans un nouveau contexte, il se trouve que les voies de « l'initiation ne sont jamais closes ». Pour Cavell, nous sommes toujours comme l'enfant qui doit être initié aux nouvelles projections d'un mot dont il ne maîtrise pas encore exactement la grammaire. Goodman décrit l'opération métaphorique comme une idylle contrariée, peut-être est-ce vrai également de l'enfance ? Devant une métaphore inconnue, nous sommes bien tous en effet comme l'enfant de Cavell.

Dire que Goodman et Cavell partagent une certaine compréhension du caractère général, et par conséquent du problème de la généralité de la langue, ne signifie pas cependant que leurs réponses soient de même

105 Stanley Cavell, *Les Voix de la raison. Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie* [*The Claim of Reason*], trad. Sandra Laugier & Nicole Balso, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1996, p. 275.

106 *Ibid.*, p. 274. Je souligne.

nature. Pourtant, il est vrai que jusqu'à une certaine façon de comprendre la projection comme une dialectique de ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, Goodman et Cavell partagent des intuitions philosophiques fortes. C'est précisément cela que Cavell appelle la grammaire :

D'une part il s'agit de la conviction que le langage est chose partagée, que les formes sur lesquelles je m'appuie pour faire sens sont des formes humaines, que celles-ci m'imposent des limites humaines, et que lorsque j'énonce, moi, ce que nous pouvons dire et ne pouvons pas dire, j'exprime des contraintes que les autres reconnaissent, donc auxquelles ils obéissent (consciemment ou non¹⁰⁷).

Une fois le problème du fonctionnement symbolique rapporté à une mécanique projective, il faut bien, il est vrai, expliquer pourquoi nous opérons seulement certaines des projections que nous pourrions faire : pourquoi nous projetons le vert et non le vlieu, pourquoi nous faisons des additions et non des *quidditions*, pourquoi nous pouvons projeter le mot « remplir » pour dire remplir une bouteille ou remplir un formulaire – expliquer quelle analogie nous y voyons –, et pourquoi nous pouvons comprendre l'expression se remplir d'orgueil, et non se remplir d'audace ou de génie. Cavell a bien vu que nos concepts et nos mots sont ouverts – ouverts à des interprétations nouvelles, ou projetables dans de nouveaux contextes, non déterminés dans toutes les directions possibles –, à condition qu'ils ne soient pas non plus susceptibles de recevoir n'importe quelle interprétation. Goodman aura vu, au sujet des problèmes qui se posaient alors à lui, qu'un symbole est infiniment ouvert, et qu'en faire un usage déterminé, ne va pas sans prendre quelques décisions, que l'on peut bien alors interpréter comme l'adresse de la normativité.

Cavell évoque à propos de la projection une dialectique qui se joue à même le langage entre ouverture et intolérance.

107 *Ibid.*, p. 65 ; Sandra Laugier, *Wittgenstein: les sens de l'usage*, Paris, Vrin, 2009, p. 21.

Quoique le langage soit tolérant, et permette la projection, toute projection ne sera pas pour autant acceptable, entendons apte à communiquer. Car le langage est au même titre et définitivement intolérant¹⁰⁸.

En bref, une action ou un événement sur lesquels ou dans lesquels un concept est projeté, doit également appeler cette projection et, en l'absence de cet appel, la projection est impossible et la référence ratée. Cet appel pourtant n'est pas à la charge du monde seul, mais du langage qui ainsi le désigne. N'est-ce pas une façon tout à fait correcte de décrire un transfert métaphorique, de comprendre l'improjectibilité du vœu ou l'erreur de Mary Tricias ?

216

Si la métaphore est comme le dit Goodman une idylle, il faut bien en un sens que l'objet *cède* à sa nouvelle désignation métaphorique, autrement dit que quelque chose *appelle* la projection sur lui d'un classement employé ailleurs. Mais ce n'est pas tant l'objet qui cède, parce qu'il y aurait à l'extérieur du langage, un monde qu'il faudrait parvenir à qualifier, dont il faudrait restituer justement l'ordre, quelque surprenant ou inattendu qu'il puisse être. Ce serait là encore adopter une posture métaphysique, et introduire une conception presque magique de la référence. L'intolérance du langage est une intolérance du langage et non du monde. C'est peut-être ce que Cavell saisit lorsqu'il dit qu'il nous faut à la fois « la variation extérieure et la constance intérieure si nous voulons qu'un concept accomplisse sa tâche¹⁰⁹ ». C'est le concept lui-même qui impose une certaine forme, un format de ressemblance, et c'est cette forme même qui constitue par suite sa constance intérieure. Il n'est pas exclu que par après l'on puisse vouloir faire jouer de nouveaux tours à cette constance. Lorsque Goodman parle de classement du monde en termes d'étiquettes, il faut bien mesurer que les contraintes de classement, l'intolérance dont parle Cavell, est le fait de nos étiquettes,

108 Stanley Cavell, *Les Voix de la raison*, op. cit., p. 276.

109 La variation extérieure, car elle seule rend possible la généralité du langage, le fait qu'un concept puisse être réutilisé, puisse être ouvert (*ibid.*, p. 282-283).

et non du monde. Avec d'autres étiquettes, avec un autre classement, le monde n'aurait sans aucun doute pas le même air.

Qu'il s'agisse seulement d'appliquer un concept, ou qu'il s'agisse de faire fonctionner un symbole, selon les diverses modalités que Goodman rapporte à une forme d'induction cachée, la notion de projectibilité est inséparable des notions de contrainte ou d'intolérance. Ce ne sont tout simplement pas tous nos symboles, tous les classements du monde, tous les traits d'un symbole, tous les aspects d'un échantillon, d'un concept, qui sont projetables ailleurs. D'où le fait qu'une opération référentielle emporte avec elle la possibilité de son ratage. Qu'il existe des degrés variés de projectibilité est lié au fait que quelque part des décisions projectives ont été prises ou pourront être prises, des décisions qui sont en fait liées à notre usage des termes, à notre usage de la langue. À cet étage de l'usage, nous sommes certainement un peu tous enfant, un peu tous les maîtres.

Glossaire

EXTENSIONNALISME

Une approche extensionnelle en philosophie du langage cherche à définir le sens d'un mot uniquement à partir de son extension, c'est-à-dire l'ensemble des objets que l'étiquette dénote. Une approche extensionnelle s'oppose donc à une approche intensionnelle qui place la signification derrière nos mots au niveau des intentions sémantiques ou pensées, comprises parfois comme une interface entre le langage et le monde. L'extensionnalisme est souvent solidaire d'une perspective nominaliste.

Voir les chapitres 5 et 6.

322

PROJECTIBILITÉ

La projectibilité d'un symbole désigne son utilisabilité dans de nouveaux contextes : soit dans le cadre de nos prédictions et inférences inductives (« Toutes les émeraudes sont vertes. »), soit dans le cadre de notre emploi plus ordinaire des symboles, verbaux ou non verbaux. La projectibilité d'un symbole n'est pas mesurable exactement, mais elle dépend de critères variés comme l'habitude, la simplicité, la corroboration empirique.

Voir les chapitres 3, 4 et 5.

DÉCISION PROJECTIVE

Dans la philosophie des symboles de Nelson Goodman, les décisions projectives désignent l'ensemble des décisions que nous prenons lorsque nous nous engageons dans une activité référentielle et que nous utilisons des symboles : de quoi un exemple est l'exemple, quelles sont les marques physiques d'un symbole qui en déterminent la signification, etc. Nelson Goodman montre que de telles décisions sont impliquées dans chaque opération symbolique, soit de manière explicite, en sciences par exemple, soit de manière tacite.

Voir les chapitres 4 et 5.

IMPLANTATION

L'implantation d'un prédicat renvoie à l'utilisation passée de ce prédicat, c'est-à-dire à l'histoire effective de ses projections passées. La notion d'implantation est parfois utilisée par Goodman comme un synonyme d'habitude, de coutume ou de pratique. En réalité la notion d'implantation diffère de ces autres notions en raison de son absence apparente de contenu psychologique ou anthropologique.

Voir les chapitres 5 et 6.

NOTATION

Ensemble de marques physiques qui sont associées à des caractères syntaxiques et sémantiques. L'alphabet est une notation qui contient des ambiguïtés sémantiques. Une partition de musique est une notation désambiguïsée aussi bien sur le plan syntaxique que sémantique.

Voir les chapitres 2 et 4.

Bibliographie

- ABEL, Günter & CONANT, James, *Rethinking Epistemology*, Berlin, De Gruyter, coll. « Berlin studies in knowledge research », 2012.
- AGAMBEN, Giorgio, *L'Usage des corps*, trad. Joël Gayraud, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2015.
- ALBERTI, Leon Battista, *De la peinture*, trad. Jean-Louis Scherer, Paris, Macula/Dédale, 1992.
- ARNHEIM, Rudolf, *Art and Visual Perception. A Psychology of the Creative Eye the new Version*, Berkeley, University of California Press, 1965.
- AUSTIN, John L., *Quand dire, c'est faire [How to do Things with Words. The William James Lectures delivered at Harvard University in 1955, 1962]*, intro., trad. et éd. Gilles Lane, Paris, Édition du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1970.
- , *Écrits philosophiques [Philosophical Papers, 1979]*, trad. Lou Aubert & Anne-Lise Hacker, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 1994.
- BACHELARD, Gaston, *Le Nouvel Esprit scientifique*, Paris, PUF, 1934.
- BELL, David, « The Art of Judgment », *Mind* [new series], vol. 96, n° 382, 1987.
- BENJAMIN, Walter, *Écrits Français*, éd. et intro. Jean-Maurice Monnoyer, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Essais », 2003.
- BENOIST, Jocelyn, « Le naturalisme, avec ou sans le scepticisme ? », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 2, juin 2003, p. 127-144.
- , *Les Limites de l'intentionnalité. Recherches phénoménologiques et analytiques*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2005.
- , *L'Adresse du réel*, Paris, Vrin, coll. « Moments philosophiques », 2017.
- , *Le Bruit du sensible*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Passages », 2013.
- , « Les métaphores sont des expressions comme les autres », *Archives de Philosophie*, vol. 70, n° 4, décembre 2007, p. 559-578.
- , « Appliquer ses concepts », dans VAYSSE, Jean-Marie (dir.), *Kant*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Les cahiers d'histoire de la philosophie », 2008.
- , « A Plea for Examples: Phenomenology as Sensitive Ontology », dans OKADA, Mitsuhiro (dir.), *Ontology and Phenomenology*, Tokyo, Publications of Keio University, 2009.
- , *Sens et sensibilité. L'intentionnalité en contexte*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Passages », 2009.
- , *Concepts. Introduction à l'analyse*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Passages », 2010.

- , *Éléments de philosophie réaliste. Réflexions sur ce que l'on a*, Paris, Vrin, coll. « Moments philosophiques », 2011.
- & MERLINI, Fabrice, *Spatialité et historicité. Le problème de l'espace dans la pensée contemporaine*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2002.
- BERGMAN, Gustav, *The Metaphysics of Logical Positivism*, Westport, Connecticut, 1954.
- BERGSON, Henri, « Sur le pragmatisme de William James », dans *La Pensée et le mouvant* [1934], Paris, PUF, 2009.
- BLANC-BENON, Laure, *La Question du réalisme en peinture. Approches contemporaines*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2009.
- BLOCK, Ned, « The Photographic Fallacy », *Noûs*, vol. 17, n° 4, novembre 1983, p. 651-661.
- BOGHOSSIAN, Paul, *La Peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance* [*Fear of Knowledge. Against Relativism and Constructivism*, 2006], trad. Jean-Jacques Rosat, Marseille, Agône, coll. « Banc d'essais », 2009.
- BONNET, Christian & WAGNER, Pierre, *L'Âge d'or de l'empirisme logique: Vienne, Berlin, Prague (1929-1936). Textes de philosophie des sciences*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2006.
- BORGES, Jorge Luis, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2010.
- BOUVERESSE, Jacques, « Que veut dire faire la même chose? », *Archives de philosophie*, 2001/3.
- , « Fait, fiction et diction », *Les cahiers du musée d'Art moderne*, n° 41, « Nelson Goodman et les langages de l'art », 1992.
- BRUNER, Jerome Seymour, *Logique et perception*, Paris, PUF, coll. « Études d'épistémologie génétique », 1958.
- & ANGLIN, Jeremy M., *Beyond the Information given. Studies in the Psychology of Knowing*, New York, Norton, 1973.
- , *Actual Minds, Possible Worlds*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1986.
- CARLSON, Allen, *Aesthetics and the Environment*, London, Routledge, 2000.
- CARNAP, Rudolf, *La Construction logique du monde* [*Der logische Aufbau der Welt*, 1928], trad. Thierry Rivain, intro. et éd. Élisabeth Schwartz, Paris, Vrin, coll. « Mathesis », 2002.
- , *The Logical Syntax of Language*, New York, Harcourt/Brace, 1937.

- , *Signification et nécessité. Une recherche en sémantique et en logique modale* [1947], trad. François Rivenc & Philippe de Rouilhan, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 1997.
- , « On the Application of Inductive Logic », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 8, n° 1, septembre 1947.
- *et al.*, *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits : Carnap, Hahn, Neurath, Schlick, Waismann sur Wittgenstein*, éd. Antonia Soulez, trad. Barbara Cassin, Christiane Chauviré, Anne Guitard & Jean Sebestik, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2010.
- CASSIRER, ERNST, *Philosophie des formes symboliques*, trad. Jean Lacoste & Ole Hansen-Love, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1985.
- CAVELL, Stanley, *Dire et vouloir dire [Must we mean what we say?]*, 1969], trad. Christian Fournier & Sandra Laugier, Paris, Éditions du Seuil, 2009.
- , *Les voix de la raison. Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie [The Claim of Reason]*, 1979], trad. Sandra Laugier & Nicole Balso, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 275.
- , *À la recherche du bonheur : Hollywood et la comédie du remariage* [1981], trad. Christian Fournier & Sandra Laugier, Paris, Cahiers du cinéma, coll. « essais », 1993.
- , *Qu'est-ce que la philosophie américaine ? [This New Yet Unapproachable America]*, 1988 ; *Conditions Handsome and Unhandsome*, 1990 ; *Emerson's Transcendental Etudes*, 2003], trad. Christian Fournier & Sandra Laugier, Paris, Gallimard, 2009.
- CHAUVIER, ERIC, *Anthropologie de l'ordinaire*, Toulouse, Anacharsis, 2011.
- CHAUVIRE, Christiane, « Vérifier ou falsifier. De Peirce à Popper », *Les Études philosophiques*, 1981, p. 257-278.
- , OGIEN, Albert & QUERE, Louis (dir.), *Dynamiques de l'erreur*, Paris, éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Raisons pratiques », 2009.
- CLOUTEAU, Ivan, « Activation des œuvres d'art contemporain et prescriptions autoriales », *Culture et Musées*, vol. 3, « Les médiations de l'art contemporain », 2004, p. 23-44, en ligne : https://www.persee.fr/doc/pumus_1766-2923_2004_num_3_1_1186, consulté le 27 mars 2018.
- COHNITZ, Daniel & ROSSBERG, Marcus, *Nelson Goodman*, Chesham/Bucks, Acumen, coll. « Philosophy now », 2006.

- COMETTI, Jean-Pierre, « Activating Art », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 58, n° 3, 2000, p. 237-243.
- , *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Essais », 2010.
- , *Conserver/Restaurer. L'œuvre d'art à l'époque de sa préservation technique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2016.
- , MORIZOT, Jacques & POUIVET, Roger (dir.), *Esthétique contemporaine. Art, représentation et fiction*, Paris, Vrin, coll. « Textes clés », 2005.
- CONANT, James, « Two Varieties of Skepticism », dans *Varieties of Skepticism, Essays after Kant, Wittgenstein and Cavell*, Berlin, De Gruyter, 2014.
- DANTO, Arthur, *La Transfiguration du banal. Une philosophie de l'art*, trad. Claude Hary-Shaeffer, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1989.
- DAVIES, Stephen, *Musical Works & Performances. A Philosophical Exploration*, New York, Oxford, Clarendon Press, 2001.
- DAVIDSON, Donald, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, trad. Pascal Engel, Nîmes, J. Chambon, coll. « Rayon philo », 1993.
- DE CLERQ, Rafael & HORSTEN, Leon, « Closer », *Synthese*, vol. 146, n° 3, 2005.
- DELEUZE, Gilles, *Empirisme et subjectivité. Essai sur la nature humaine selon Hume*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 1993.
- DIAMOND, Cora, *L'Esprit réaliste. Wittgenstein, la philosophie et l'esprit*, trad. Emmanuel Hallais & Jean-Yves Mondon, Paris, PUF, coll. « Science, histoire et société », 2004.
- DOKICS, Jérôme & EGRÉ, Paul, « L'identité des qualia et le critère de Goodman » (à paraître; en ligne : http://paulegre.free.fr/Papers/goodman_de1.pdf).
- DOUGLAS, Mary & HULL, David L. (dir.), *How classification works. Nelson Goodman among the social sciences*, Edinburgh, Edinburgh UP, 1992.
- DRETSKE, Fred I., *Knowledge and the Flow of Information*, Stanford, CSLI, 1999.
- DUMMETT, Michael, *Philosophie de la logique*, trad. Fabrice Pautaut, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1991.
- DÜRER, Albrecht, *Géométrie*, trad. Jeanne Peiffer, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Sources du savoir », 1995.
- ECO, Umberto, *L'Œuvre ouverte [Opera aperta]*, trad. Chantal Roux de Bézieux, Éditions du Seuil, coll. « Points. Sciences humaines », 1979.
- , *Les Limites de l'interprétation*, trad. Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1992.

- EDGERTON, S. Y. JR., *The Heritage of Giotto's Geometry*, Cornell, Cornell UP, 1991.
- ELGIN, Catherine Z., *With reference to reference*, Indianapolis, Hackett, 1983.
- , « Scheffler's Symbols », *Synthese*, vol. 94, n° 1, janvier 1993, p. 3-12.
- , *Considered judgment*, Princeton, Princeton UP, 1996.
- , *The Philosophy of Nelson Goodman, Selected Essays*, vol. 1-4, New York/London, Garland Publishing, 1997.
- , « The Power of Parsimony », *Philosophia Scientia*, vol. 2, 1997, p. 89-104.
- , « Making manifest: the role of exemplification in the Sciences and in the Arts », *Principia*, vol. 15, n° 3, 2011.
- ENGEL, Pascal, *La Norme du vrai. Philosophie de la logique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1989.
- ERNST, Gerhard, STEINBRENNER, Jakob & SCHOLZ, Oliver R., *From Logic to Art. Themes from Nelson Goodman*, Frankfurt, Ontos, 2009.
- FREGE, Gottlob, *Écrits logiques et philosophiques*, trad. et intro. Claude Imbert, Paris, Éditions du Seuil, 1994, coll. « Point. Essais », p. 108-109.
- FRIEDLANDER, Eli, *Signs of Sense*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2001.
- FRIEDMAN, Michael, « Carnap's Aufbau Reconsidered », *Noûs*, 1987.
- GABRIEL, Markus, *Pourquoi le monde n'existe pas [Warum es die Welt nicht gibt]*, trad. Georges Sturm, Paris, J.C. Lattès, 2014.
- , *Fields of Sense. A new realist ontology*, Edinburg, Edinburg University Press, 2015.
- GARFINKEL, Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, éd. et trad. Michel Barthélémy & Louis Quéré, Paris, PUF, coll. « Quadrige. Grands textes », 2007.
- GENETTE, Gérard, *Fiction et diction*, précédé de *Introduction à l'architexte*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points . Essais », 2004.
- , *L'Œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2010.
- GIBSON, James Jerome, « Pictures, Perspective, and Perception. », *Daedalus*, vol. 89, 1960, p. 216-227.
- GINZBURG, Carlo, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, trad. Monique Aymard, Chritian Paoloni, Elsa Bonan *et al.*, Lagrasse, Verdier, 2010.

- GOEHR, Lydia, *The Imaginary Museum of Musical Works. An Essay in the Philosophy of Music*, Oxford, OUP, 1992.
- GOMBRICH, Ernst Hans, *L'Art et l'illusion. Psychologie de la représentation picturale*, trad. Guy Durand, Paris, Gallimard, 1971.
- , *The Image and the Eye*, Oxford, Phaidon, 1982.
- GUSTAFSSON, Martin et SØRLI Richard (dir.), *The Philosophy of J.L. Austin*, Oxford/New York, OUP, 2011.
- HACKING, Ian, *Concevoir et expérimenter: thèmes introductifs à la philosophie des sciences expérimentales*, trad. Bernard Ducrest, Paris, Christian Bourgois, 1989.
- , « A tradition of natural kinds », *Philosophical Studies*, vol. 61, n° 1-2, 1991, p. 109-126.
- , *Le Plus Pur Nominalisme. L'énigme de Goodman, vœu et usage du vœu*, trad. Roger Pouivet, Combas, Édition de l'Éclat, coll. « Tiré à part », 1993.
- , *Entre science et réalité: la construction sociale de quoi?*, trad. Baudouin Jurdant, Paris, La Découverte, 2001.
- , *Historical Ontology*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2002.
- HALIMI, Brice, « Boa Constructeur », *Critique*, n° 666, 2002, p. 896-912.
- HARMAN, Gilbert H., « The inference to the best explanation », *The Philosophical Review*, vol. 74, n° 1, 1965.
- HEINECKEN, Robert, *Lessons in posing Subjects*, texte de Devrim Bayar, Bruxelles, Wiels Museum/Triangle Books, 2014.
- HEMPEL, Carl Gustav, *Aspects of scientific Explanation, and other Essays in the Philosophy of Science*, New York, The Free Press, 1965.
- HIRSCH, Eli, *Dividing Reality*, New York, OUP, 1993.
- HOPENGART, Christine & BAUMGARTNER, Michael, *Paul Klee. Vie et Oeuvre*, Malakoff/Berne, Hazan/Zentrum Paul Klee, 2012.
- HUME, David, *Traité de la nature humaine*, Livre I, Partie 3, Section XIV, trad. Philippe Baranger & Philippe Saltel, Paris, Flammarion, coll. « GF-Flammarion », 1995.
- JACOB, Pierre, *L'Empirisme logique: ses antécédents, ses critiques*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
- JAMES, William, *Le Pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser* [1907], trad. Nathalie Ferron, Paris, Flammarion, 2007.

JONES, Rebecca K., REED, Edward S. & HAGEN, Margaret A., « A Three Point Perspective on Pictorial Representation : Wartofsky, Goodman and Gibson on Seeing Pictures », *Erkenntnis*, vol. 15, n° 1, 1980, p. 55-64.

KANT, Emmanuel, *Critique de la raison pure* [1781 ; 2e éd., 1787], trad. André Tremesaygues & Bernard Pacaud, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2012.

—, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique* [1798], trad. Michel Foucault, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2008.

KLEE, Paul, *Théorie de l'art moderne*, trad. Pierre-Henri Gonthier, Paris, Denoël, 1964.

KOLERS, Paul A., *Aspects of Motion Perception*, Oxford, Pergamon Press, 1972.

KRIPKE, Saul A., *La Logique des noms propres* [*Naming and Necessity*], trad. Pierre Jacob & François Recanati, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1982.

—, *Règles et langage privé. Introduction au paradoxe de Wittgenstein*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1996.

KUHN, Thomas S., *La Structure des révolutions scientifiques* [1962], trad. Laure Meyer, Paris, Flammarion, coll. « Champs. Sciences », 2008.

—, *La Tension essentielle*, trad. Michel Biezunski, Pierre Jacob, Andrée Lyotard-May & Gilbert Voyat, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1990.

—, « What are scientific revolutions? », *Center for Cognitive Science, Occasional Paper*, vol. 18, n° 18, 1981.

LABBÉ, Mickaël, *Philosophie de l'architecture : formes, fonctions et significations*, Paris, Vrin, coll. « Textes clefs », 2017.

LAHIRE, Bernard, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. « Essais & Recherches », 1998.

—, *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, Paris, La Découverte, coll. « Laboratoire des sciences sociales », 2015.

LAKATOS, Imre, *Histoire et méthodologie des sciences : programmes de recherche et reconstruction rationnelle*, trad. Catherine Malamoud & Jean-Fabien Spitz sous la dir. de Luce Giard, intro. Luce Giard, Paris, PUF, coll. « Bibliothèque d'histoire des sciences », 1994.

- LAMPE, Angela (dir. et éd.), *Paul Klee. L'Ironie à l'oeuvre*, Paris, Centre Pompidou, 2016, p. 135, cat. exp. : Paris, Centre Pompidou, 6 avril-1^{er} août 2016.
- LAUGIER, Sandra (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2001.
- , *Wittgenstein. Les Sens de l'usage*, Paris, Vrin, coll. « Moments philosophiques », 2009.
- & AL-SALEH, Christophe (dir.), *John L. Austin et la philosophie du langage ordinaire*, vol. 1, Hildesheim, G. Olms, coll. « Europaea memoria », 2011.
- LE JALLÉ, Éléonore, *Hume et la philosophie contemporaine*, Paris, Vrin, coll. « Analyse et philosophie », 2014.
- LEROUX, Emmanuel, *Le Pragmatisme américain et anglais : étude historique et critique*, Paris, Alcan, 1922.
- LEVINSON, Jerrold, *Music, Art, and Metaphysics. Essays in Philosophical Aesthetics*, Ithaca/New York, Cornell UP, 1990.
- , *Essais de philosophie de la musique. Définition, ontologie, interprétation*, trad. et intro. Clément Canonne & Pierre Saint-Germier, Paris, Vrin, coll. « MusicologieS », 2015.
- LEWIS Clarence Irving, *Mind and the world-order; outline of a theory of knowledge*, New York, Dover, 1956.
- , *Collected papers*, Stanford, Stanford UP, 1970.
- LEWIS, David Kellogg, *Counterfactuals*, Oxford, Basil Blackwell, 1973.
- , « New Work for a theory of universals », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 61, n° 4, 1981, p. 343-377.
- , *Philosophical papers*, New York/Oxford, OUP, 1983.
- , *De la pluralité des mondes*, trad. Marjorie Caveribère & Jean-Pierre Cometti, Paris/Tel-Aviv, Éditions de l'Éclat, coll. « Tiré à part », 2007.
- LOPÈS, Dominic McIver, « Le réalisme iconique », dans COMETTI, Jean-Pierre, MORIZOT, Jacques & POUIVET, Roger (dir.), *Esthétique Contemporaine*, Paris, Vrin, coll. « Textes clefs », 2005.
- , *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique* [2006], trad. et éd. Laure Blanc-Benon, PUR, coll. « Æsthetica », 2014.
- MALHERBE, Michel, *Kant ou Hume ou La raison et le sensible*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1980.

- MC CORMICK, Peter, *Starmaking. Realism, Anti-Realism, and Irrealism*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1996.
- MEILLASSOUX, Quentin, *Après la finitude. Essai sur la nécessité de la contingence*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 2005.
- MISAK, C. J., *The American pragmatists*, Oxford, OUP, coll. « Oxford History of Philosophy », 2013.
- MITCHELL, W. J. Thomas, *Iconology: Image, Text, Ideology*, Chicago, University of Chicago Press, 1986.
- , « Irrealism, and Ideology: A Critique of Nelson Goodman », *The Journal of Aesthetic Education*, vol. 25, n° 1, 1991, p. 23-35.
- MORIZOT, Jacques, « Phenomenalism in Epistemology, Physicalism in Aesthetics », *Principia*, vol. 15, n° 3, 2011.
- , *Goodman: modèles de la symbolisation avant la philosophie de l'art*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2012.
- & POUIVET, Roger, *La Philosophie de Nelson Goodman*, Paris, Vrin, coll. « Repères philosophiques », 2011.
- NARBOUX, Jean-Philippe, « Incommensurabilité et exemplarité. Aliénation et problème des universaux. », *Archives de Philosophie*, vol. 66, n° 4, 2003, p. 437-447.
- , « Absorption et Picturalité », dans ROMAND, Claude (dir.), *Wittgenstein*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Les cahiers d'histoire de la philosophie », 2012.
- NEF, Frédéric, « Survenance humienne, physique et métaphysique: Disposition, structure et connexion », *Klesis*, vol. 24, 2012.
- & VERNANT, Denis (dir.), *Le Formalisme en question. Le tournant des années trente*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses » 1998.
- PANOFSKY, Erwin, *La Perspective comme forme symbolique* [1924], trad. Guy Ballangé, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1975.
- PAPINEAU, David, *Reality and Representation*, Oxford, Blackwell, coll. « Philosophical theory », 1987.
- PEIRCE, Charles S., BUCHLER, Justus (dir.), *Philosophical writings of Peirce*, New York, Dover, 1955.
- PIATELLI-PALMARINI, Massimo (éd.), *Théories du langage, théories de l'apprentissage. Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky*, Paris/Asnières-

- sur-Oise, Éditions du Seuil/Centre Royaumont pour une science de l'homme, 1979.
- POLANY, Michael, « The Logic of Tacit Inference », *Philosophy*, vol. 41, n° 155, janvier 1966, p. 1-18.
- POPPER, Karl Raimund, *La Logique de la découverte scientifique*, trad. Nicole Thyssen-Rutten & Philippe Devaux, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1973.
- POUVET, Roger (dir.), *Lire Goodman. Les Voies de la référence*, Combas, Éditions de l'Éclat, coll. « Lire les philosophies », 1992.
- , *Esthétique et logique*, Bruxelles, Mardaga, 1996.
- , « L'irréalisme : deux réticences », *Philosophia Scientia*, vol. 2, n° 2, 1997, p. 179-195.
- , *L'Ontologie de l'œuvre d'art*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2010.
- , MORIZOT, Jacques & COMETTI, Jean-Pierre, *Questions d'esthétique*, Paris, PUF, 2000.
- PROUST, Joëlle, *Questions de forme. Logique et proposition analytique de Kant à Carnap*, Paris, Fayard, 1986.
- PROUST, Marcel, *Le Côté de Guermantes*, dans *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », t. II, 1988.
- PUTNAM, Hilary Whitehall, *Mind, Language and Reality*, Cambridge/London/ New York, CUP, 1975.
- , *Raison, vérité et histoire*, trad. Abel Gerschenfeld, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1984.
- , *Représentation et réalité*, trad. Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1990.
- , *Le Réalisme à visage humain*, trad. Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, 2011, coll. « Tel ».
- , *L'Éthique sans ontologie*, trad. Raphaël Ehrsam, Pierre Fasula *et al.*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Passages », 2013.
- QUINE, Willard Van Orman, « Main Trends in Recent Philosophy: Two Dogmas of Empiricism », *The Philosophical Review*, vol. 60, n° 1, janvier 1951, p. 20-43.
- , *The Web of Belief*, New York, Random House, 1970.

- , *Le Mot et la chose*, trad. Joseph Dopp & Paul Gochet, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1977.
- , *From stimulus to science*, London, Harvard UP, 1995.
- , *Relativité de l'ontologie*, trad. Jean Largeault, Paris, Aubier-Montaigne, coll. « Analyse et raison », 2008.
- , *Les Voies du paradoxe et autres essais*, trad. Serge Bozon & Sabine Plaud, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèques des textes philosophiques », 2011.

RAGGIO, André R., « *Family resemblance predicates – Modalités et réductionnisme* », dans (coll.) *Wittgenstein et le problème d'une philosophie de la science*, Paris, éd. du CNRS, 1970.

RAUZY, Jean-Baptiste, « Les illusions représentationnelles », *Cahiers Philosophiques de Strasbourg*, 2005.

—, « *Zu meiner Überraschung*. Carnap et la Quasi-Analyse dans le manuscrit de 1923 » (à paraître).

READ, Rupert J., *Practices without Foundations? Sceptical Readings of Wittgenstein and Goodman: An Investigation into The Description and Justification of Induction and Meaning at the Intersection of Kripke's « Wittgenstein on rules and private language » and Goodman's « Fact, fiction and forecast »*, Ann Arbor, Mich, UMI, 1997.

— & RICHMAN, Kenneth A., *The New Hume Debate*, London/New York, Routledge, 2007.

RECŒUR, Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1970.

RODRIGUEZ-PEREYRA, Gonzalo, « Resemblance Nominalism and the Imperfect Community », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 59, n° 4, 1999.

—, *Resemblance Nominalism: A Solution of the Problem of Universals*, Oxford, OUP, 2002.

RUDNER, Richard S. & SCHEFFLER, Israel, *Logic & Art. Essays in Honor of Nelson Goodman*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1972.

RUSSEL, Bertrand, *Problèmes de philosophie* [1912], trad. Solange-Marie Guillemin, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1989.

—, *La Méthode scientifique en philosophie. Notre connaissance du monde extérieur* [1914], trad. Philippe Devaux, Paris, Payot, 2002.

- SARTRE, Jean-Paul, *Saint Genet. Comédien et martyr*, dans GENET, Jean, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1952.
- SARTWELL, Crispin, « What Pictorial Realism Is », *The British Journal of Aesthetics*, n° 34, 1994, p. 2-12.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, *Les Célébataires de l'art*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1996.
- SCHEFFLER, Israel, « An Inscriptural Approach to Indirect Quotation », *Analysis*, 1954.
- , « On Justification and Commitment », *The Journal of Philosophy*, vol. 51, n° 6, 1954, p. 180-190.
- , *Anatomie de la science. Étude philosophique de l'explication et de la confirmation*, trad. Pierre Thuillier, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Science ouverte » 1966.
- , *Four pragmatists*, New York, Humanity Press, 1974.
- , *Beyond the Letter. A Philosophical Inquiry into Ambiguity, Vagueness and Metaphor in Language*, London, Routledge, coll. « Routledge revivals », 1979.
- , *Symbolic worlds. Art, Science, Language, Ritual*, Cambridge, CUP, 1997.
- , « A Plea for Pluralism », *Erkenntnis*, vol. 52, n° 2, janvier 2000, p. 161-173.
- SCHIER, Flint, *Deeper into Pictures. An Essay on Pictorial Representation*, Cambridge, CUP, 1986
- SCHLIPP, Paul Arthur, *The philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, Open Court, 1963.
- SCHWARTZ Robert, « The Power of Picture », *The Journal of Philosophy*, vol. 82, n° 12, 1985, p. 711-720.
- , *Visual Version*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2006.
- , « Goodman and the demise of syntactic and semantic models », dans GABBAY, Dove M., HARTMANN, Stephan & WOODS, John (dir.), *Handbook of the History of Logic*, Amsterdam/Boston, Elsevier, 2009.
- SEARLE, John Rogers, *La Construction de la réalité sociale*, trad. Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1998.
- SEIBT, Johanna, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », *History of Philosophy Quarterly*, vol. 14, n° 3, 1997, p. 305-348.
- SELLARS, Wilfrid, *Empirisme et philosophie de l'esprit*, trad. Fabien Cayla, Paris/Tel-Aviv, Édition de l'Éclat, 1992.

STALKER, Douglas Frank, *Grue! The New Riddle of Induction*, Chicago, Open Court, 1994.

STERN, Robert A. M., *Architecture on The Edge of Postmodernism. Collected Essays (1964-1988)*, New Haven/London, Yale UP, 2009.

STROUD Barry, *Hume*, London, Routledge, 1977.

TEXTOR, Mark, « Samples as symbols », *Ratio (nex series)*, n° 3, 2008.

THOMAS FOGIEL, Isabelle, *Le Lieu de l'universel. Impasses du réalisme dans la philosophie contemporaine*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2015.

TIERCELIN, Claudine, *Le Ciment des choses. Petit traité de métaphysique scientifique réaliste*, Paris, Ithaque, coll. « Science et Métaphysique », 2011.

TRILLING, Julia, « Architecture as Politics », *Atlantic Monthly*, 1985.

VAX Louis, *L'Empirisme logique: de Bertrand Russell à Nelson Goodman*, Paris, PUF, 1970.

VUILLEMIN, Jules, *La Logique et le monde sensible. Étude sur les théories contemporaines de l'abstraction*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1971.

WAHL, Jean, *Les Philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, Paris, Éditions du Seuil, « Les empêcheurs de penser en rond », 2005.

WAISMANN, Friedrich, « La vérifiabilité », dans *Philosophie des sciences*, vol. 1, éd et trad. Sandra Laugier & Pierre Wagner, Paris, Vrin, coll. « Textes clefs », 2004.

WARTOFSKY, Marx W., « Rules and representation: The virtues of constancy and fidelity put in perspective », *Erkenntnis*, vol. 12, 1978, p. 17-36.

WHITE, John, *Birth and Rebirth of Pictorial Space*, New York, Thomas Yoseloff, 1958.

WHITE, Roger, « Explanation as a Guide to Induction », *Philosophers' Imprint*, vol. 5, n° 2, Michigan Publishing, 2005.

WIESING, Lambert, *La Visibilité de l'image. Histoire et perspective de l'esthétique formelle*, trad. Carole Maigné, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2014.

WITTGENSTEIN, Ludwig, *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse*, suivies de *Conférences sur l'éthique*, éd. Cyril Barrett, Paris, Gallimard, coll. « Folio . Essais », 1992.

—, *Tractatus Logico Philosophicus*, trad. Gilles-Gaston Granger, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 1993.

—, *Recherches philosophiques*, trad. Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero *et al.*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2005.

WOLLHEIM, Richard, *Painting as an Art*, Princeton, Princeton UP, 1987.

[coll.], *Probing into Reconceptions*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, coll. « Sythèse », 1993.

[coll.], *Actes du colloque international Nelson Goodman*, Pont-à-Mousson, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1997.

340

RÉFÉRENCES EN EXERGUE

MICHON, Pierre, « Vies des frères Bakroot », dans *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984, p. 127-128.

DÜRRENMATT, Friedrich, *La Panne*, trad. Armel Guerne, Paris, Albin Michel, coll. « Le Livre de Poche Biblio », 1988, p.12-13.

BENOIST, Jocelyn, « A Plea for Examples : Phenomenology as Sensitive Ontology », dans Mitsuhiro Okada (dir.), *Ontology and Phenomenology*, Publications of Keio University, 2009, p. 25-41.

BAZIN, André, *Qu'est-ce que le cinéma ?*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « 7aRT », 2011, p. 54.

PUTNAM, Hilary, *Réalisme à visage humain*, trad. Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, 2011, p. 526.

MILLER, Henry, *Sexus*, trad. George Belmont, Paris, Christian Bourgois, 1996, p. 28.

LEIRIS, Michel, « Notes pour *Le sacré dans la vie quotidienne* ou *L'homme sans honneur* », dans « Appendices » à *La Règle du Jeu*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2003, p 1126-1127.

—, *Biffures*, dans *La Règle du Jeu*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2003, p. 5-6.

- SÉNAC, Jean, *Pour une terre possible*, éd. et intro. Hamid Nacer-Khodja, Paris, Points, coll. « Poésies », 2013, p. 59.
- LAFAYETTE, Madame de, *La Princesse de Clèves*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2014, p. 350-351.
- ROUBAUD, Jacques, *Je suis un crabe ponctuel. Anthologie personnelle (1967-2014)* [repris de *La Pluralité des mondes de Lewis*, XXI, « que faire d'un monde », 1991], Paris, Gallimard, 2016, p. 77-78.
- KEROUAC, Jack, *The Dharma Bums*, New York, The Viking Press, 1958.
- BRETON, André, *Les Vases communicants*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1996.
- HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le Territoire*, Paris, Flammarion, 2010 : « La carte est plus intéressante que le territoire » est le titre donné à la première exposition du personnage principal, Jed Martin.
- CIORAN, Emil, propos attribué par Emmanuel Macron dans une interview avec Michel Houellebecq pour *Les Inrockuptibles*, le 21 juin 2016.
- TOLSTOÏ, Leon, *Anna Karénine*, trad. Henri Mongault, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1994.

Index nominum

- ARNHEIM, Rudolf 231, 236.
 AUSTIN, John Langshaw 16, 24-38, 50,
 95, 273, 297.
 BACH, Jean-Sébastien 86.
 BACHELARD, Gaston 207.
 BEARDSLEY, Monroe Curtis 67, 227.
 BENJAMIN, Walter 88.
 BENOIST, Jocelyn 11, 22, 26-27, 33-34,
 39, 40, 42, 49-53, 58, 65, 70-73,
 78-79, 82, 95, 279, 307, 311.
 BLOCK, Ned 257.
 BOETTI, Alighiero 45-48.
 BORGES, Jorge Luis 253, 272-273.
 BOULEZ, Pierre 272.
 BRANCUSI, Constantin 53-57.
 BRUNER, Jérôme Seymour 166, 229.
 CARLSON, Allen 266-267, 272.
 CARNAP, Rudolf 15, 98-111, 128, 135,
 140-145, 154 166-168, 173, 177, 220,
 244-249, 252, 294, 297-299.
 CASSIRER, Ernst 12, 80, 185.
 CAVELL, Stanley Louis 10, 159, 198, 214-
 216, 292, 305.
 CLÉMENT, Gilles 267.
 CHOMSKY, Noam 174, 183.
 COMETTI, Jean-Pierre 7, 16, 67, 76,
 87-89, 227, 233, 241-242, 261-265,
 274, 280, 282, 310.
 CONSTABLE, John 234.
 DAVIDSON, Donald 67-70, 295-299.
 DANTO, Arthur Coleman 94, 273.
 DECLOS, Alexandre 137, 158, 247.
 DELEUZE, Gilles 157, 288, 294.
 DRETSKE, Frederick Irwin, *dit* Fred 201-
 202, 257.
 DUMMETT, Michael 107, 112.
 ECO, Umberto 12, 91, 184, 272.
 ELGIN, Catherine Z. 12, 42-48, 61-62,
 72-73, 276, 279-282, 317-318.
 ENGEL, Pascal 67.
 ERNST, Gerhard 176, 208-211.
 FREGE, Friedrich Ludwig Gottlob 37,
 67-69, 91, 240, 260, 310.
 FRIEDLANDER, Eli 48-50.
 GABRIEL, Markus 148-149, 185.
 GARFINKEL, Harold 30-31.
 GENETTE, Gérard 12, 43-45, 76, 198,
 261-263, 276, 279.
 GIBSON, James Jerome 229-230.
 GINZBURG, Carlo 95.
 GOMBRICH, Ernst Hans 65, 229-230,
 232, 238, 258.
 GOEHR, Lydia 92.
 GRICE, Herbert Paul 241.
 HACKING, Ian 99, 158-160, 166, 178-181,
 186-188, 303-306.
 HEINECKEN, Robert 59-60, 66.
 HEMPEL, Carl Gustav 131, 135, 141-145,
 170-171.
 HOFFSTETTER, Roman 86.
 HOLBEIN, Hans, *dit* le Jeune 258-259.
 HUGO, Victor 78-79.
 HUME, David 130-134, 145, 154-156,
 180, 186, 188, 284-305.
 HUSSERL, Edmund 297.
 JAMES, William 188, 226.
 KANT, Emmanuel 12, 40, 42, 99, 185-
 189, 210-211, 284-294, 31.
 KLEE, Paul 63-65, 231.
 KRIPKE, Saul Aaron 13, 87, 148-155,
 165-166, 176, 208-211, 300-305.
 KUHN, Thomas Samuel 181, 195, 207,
 295.
 LAHIRE, Bernard 87-88, 95.
 LAUGIER, Sandra 36, 175, 215.
 LEVINSON, Jerrold 88, 242-243, 272-
 273.
 LEWIS, David Kellogg 220, 283.
 LEWIS, Clarence Irving 12, 185-188, 291.
 LOCKE, John 178.
 LOPES, McIver Dominic : 229, 233, 236,
 238, 255-258.

- MITCHELL, William John Thomas, *dit* W.J.T. 12, 89, 281.
- MORELLI, Giovanni 113.
- MORIZOT, Jacques 44, 49, 92, 158, 199, 225, 241-242, 280, 310.
- NARBOUX, Jean-Philippe 28, 167, 175, 177, 184.
- NOUVEL, Jean 267.
- OROZCO, Gabriel 262-264.
- PANOFSKY, Erwin 231.
- PAPINEAU, David 21-25.
- PEIRCE, Charles Sanders 11, 43, 62, 108, 112.
- PIAGET, Jean 166, 174.
- PICASSO, Pablo Ruiz y, *dit* Pablo 255, 276.
- POPPER, Karl Raimund : 134, 141-145.
- POUVET, Roger 74, 76, 86-88, 99, 225, 248, 262-263, 279, 284, 309.
- PROUST, Joëlle 103-107.
- PROUST, Marcel 235-236.
- PUTNAM, Hilary Whitehall 22, 129, 185, 226, 295-297, 303, 310.
- QUINE, Willard Van Orman, *dit* Willard 99, 137, 170-179, 183, 190, 284, 294-295, 299.
- RAUZY, Jean-Baptiste 100-101, 106, 126, 249, 252.
- READ, Rupert 285.
- RENOIR, Pierre Auguste 235.
- RICŒUR, Paul 41, 69, 74-80.
- RUSSELL, Bertrand 99.
- SARTRE, Jean-Paul 75.
- SCHEFFLER, Israel 12, 28, 77-80, 131, 142-144, 309.
- SCHAEFFER, Jean-Marie 44-45, 63, 196.
- SCHÖNBERG, Arnold 86.
- SCHWARTZ, Robert 220, 238, 255.
- SEIBT, Johanna 99-109, 114, 246-248, 288.
- SERRA, Richard 266-268.
- STAMITZ, Johann 272.
- STERN, Robert Arthur Morton 267, 272.
- STROUD, Barry 287.
- TEXTOR, Mark 47, 241-244.
- TRICIAS, Mary 25, 39-54, 65-66, 86, 193, 216, 260, 282, 307-308, 316.
- TRILLING, Julia 266.
- VAN MEEGEREN, Henricus Antonius, *dit* Han 93-97, 197, 281.
- VERMEER, Jan 84, 93-97, 197, 281.
- VUILLEMIN, Jules 99, 110-111, 127, 246.
- WAISMANN, Friedrich 212, 245.
- WITTGENSTEIN, Ludwig Josef 13-15, 22, 26, 49-51, 94-95, 111, 148-154, 159, 165, 176, 182-184, 194, 211, 214-215, 292, 297, 301-302.
- WRIGHT, Frank Lloyd 51-53.

CRÉDITS ICONOGRAPHIQUES

Fig. 1. © Paul Ricoeur/Éditions du Seuil, 1975, « Points Essais », 1997/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 2. © Alighiero Boetti / MoMA / dist. Scala — Fig. 3a. © Centre Pompidou — Fig. 3b. © Constantin Brancusi/Centre Pompidou, MNAM-CCI, dist. Rmn-GP/Jacques Faujour — Fig. 3c. © Constantin Brancusi/Centre Pompidou, MNAM-CCI, dist. Rmn-GP/Bertrand Prévost/avec la participation de l'agence La Collection — Fig. 4. © The Robert Heineken Trust/avec l'aimable autorisation du Center for Creative Photography, University of Arizona/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 5. © Zentrum Paul Klee, Bern/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 6a. © Museum Boijmans Van Beuningen, Rotterdam/A. Boersma Archives/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 6b. © R.C. Croes/Nationaal Archief NL/Anefo, CCO/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 7. © François Morellet/Centre Pompidou, MNAM-CCI, dist. Rmn-GP/Georges Meguerditchian — Fig. 8, 9, 10. © PUPS/Sorbonne Université — Fig. 11. © musée du quai Branly - Jacques Chirac, dist. Rmn-GP — Fig. 12. © Archives Alinari, Florence, dist. Rmn-GP/Alessandro Vasari — Fig. 13. © avec l'aimable autorisation de Gabriel Orozco, Leeum Samsung Museum of Art, Seoul and Kurimanzutto, Mexico City/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 14. © Richard Serra/David Aschkenas/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 15. © Willy Ronis/ministère de la Culture, médiathèque du Patrimoine, dist. Rmn-GP — Fig. 16. © arch. opéra Bastille Carlos Ott/Roger-Viollet

© Adagp, Paris, 2018 ; fig. 2, 7, 14

© Succession Brancusi - All rights reserved (Adagp), 2018 : fig. 3b, 3c

REMERCIEMENTS

Le présent essai étant une suite donnée à mon travail de doctorat, je tiens à remercier tout d'abord Jocelyn Benoist qui l'a dirigé activement, ainsi que Jean-Baptiste Rauzy qui a, par ses conseils et par son énergie, beaucoup contribué à rendre cette publication possible. Mes remerciements vont également à Sébastien Porte qui le premier a eu l'idée de publier cet essai dans la nouvelle collection de Philosophie des PUPS, ainsi qu'à Guillaume Boulord qui en a assuré l'édition et la relecture. Je remercie enfin mon camarade de promotion Alexandre Declos, qui a débuté en même temps que moi une thèse sur la métaphysique de Nelson Goodman, avec qui nous avons découvert *Manières de faire des mondes*, alors que nous passions le concours de l'agrégation, et qui a été mon « Monsieur Goodman » durant ces années de recherche.

TABLE DES MATIÈRES

Abréviations	7
Introduction	9

PREMIÈRE PARTIE *EPIC FAIL*

Chapitre 1. La fonction philosophique de l'erreur	21
Et si tout marchait bien?	21
Austin et la doctrine des échecs	26
Reconcevoir l'épistémologie plutôt que la rendre inutile	34
Chapitre 2. <i>Ways of wrongmaking</i>	39
La famille Tricias	39
Vérité et fausseté métaphorique	66
Identité, fausseté et faussaire	84
Mauvais compagnonnage, communauté malheureuse et carte fallacieuse	98
Chapitre 3. <i>Grue in progress</i>	129
Le vleur dans le Projet 1953 : une introduction du problème et de sa solution	130
Histoires et mécaniques projectives	137
Prolongation du doute	147
Le format du Vleur	155

SECONDE PARTIE LA PROJECTION DU MONDE

Chapitre 4. Le vleur hors les murs	165
Nouveaux compagnonnages	166
Re-projeter l'espace des qualités : de l'instinct au symbole	170
La taille du monde	178
Les décisions projectives de la théorie des symboles	189

L'induction cachée : l'exemplification dans les sciences et dans les arts.....	193
La traduction inductive	199
Projeter la projection.....	206
Chapitre 5. Félicités. Ébauche d'une théorie du fonctionnement	
symbolique	219
Implantation (1) : règles de projectibilité en contexte extensionnel	219
Implantation (2) : le cas de la dépicition	226
Engagements	239
Contexte	260
Chapitre 6. Une métaphysique inductive.....	
Hume et Kant.....	284
Une sortie hors de l'empirisme ?.....	293
À propos d'un scepticisme goodmanien.....	299
Réalisme et irréalisme	306
Dernier étiquetage en guise de conclusion	312
Glossaire.....	321
Bibliographie	325
Index nominum.....	343
Crédits iconographiques	349
Remerciements.....	349
Table des matières	351